

CORIOLAN

TRAGÉDIE

ABEILLE, Gaspard

1676

CORIOLAN
TRAGÉDIE

PAR Mr. ABEILLE

A LA HAYE, Chez ADRIAN MOETJENS, Marchand Libraire
près de la Cour, à la Librairie Française

M. DC LXXVI.

**À SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE
CHEVALIER DE VENDÔME.**

Monseigneur,

Je ne sais de quel côté je dois regarder Coriolan, pour trouver entre Votre Altesse et lui quelque sorte de ressemblance, que je puisse proposer au public, selon la coutume des auteurs, comme le véritable motif du présent que j'ose vous faire. Coriolan fit une cruelle guerre à sa Patrie. Vous, Monseigneur, non seulement vous vous êtes signalé pour la gloire de la vôtre : Mais comme si vous aviez voulu imiter les Sages de l'Antiquité, qui se vantaient d'avoir tout l'Univers pour Patrie ; Vous avez défendu les limites du monde Chrétien avec autant d'ardeur que si vous eussiez gardé les frontières de la France : et n'avez point fait scrupule d'aller prodiguer le Sang des Bourbons pour le salut des Insulaires de Candie.

Ce zèle généreux, Monseigneur, est bien contraire à l'emportement de mon Romain : Mais la comparaison de l'âge, où vous avez fait de si grandes actions, avec le temps de ses Victoires, serait pour lui quelque chose de plus honteux. Les Infidèles craignaient votre nom dans un âge, où les Citoyens de ce héros ne savaient presque pas qu'il fut au monde. On vous voyait traverser le Rhin à la nage, et enfoncer les escadrons qui en défendaient les bords, quand à peine les autres Princes font dans leurs Palais un paisible apprentissage de l'Art de la guerre. Enfin, Monseigneur, dans le temps où l'on ne peut sentir tout au plus que les premiers désirs de devenir brave, vous aviez déjà donné des preuves si extraordinaires de valeur et d'intrépidité, que vous vous êtes réduit à la nécessité de faire à l'avenir des prodiges, si vous voulez augmenter la réputation de bravoure que vous n'avez acquise que trop tôt.

Ainsi ce serait inutilement que je voudrais chercher quelque rapport entre Votre Altesse et mon Héros, pour tâcher de vous le rendre plus considérable. Je sais, Monseigneur, que vous l'avez vu favorablement sur le théâtre ; et que vous avez pris plaisir à l'entendre plus d'une fois. Cela suffit pour me persuader que s'il n'est pas sans défaut, il n'est point aussi sans quelque beauté capable de toucher les grandes âmes ; et je ferais tort à cette pénétration d'esprit, et à cette justesse de discernement que tout le monde admire en Votre Altesse, si je croyais cet ouvrage tout à fait indigne des applaudissements dont vous l'avez honoré.

C'est aussi dans cette confiance que je prends la liberté de vous l'offrir, pour avoir lieu de vous donner une marque publique du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

de V. A.

le très humble et très obéissant serviteur,

ABEILLE.

AU LECTEUR,

Tous ceux qui connaissent l'ancienne Rome, savent ce que c'est que Coriolan : et ce serait faire tort à mes Lecteurs, que de vouloir les en instruire. Je me contenterai de marquer quelques circonstances plus obscures de mon Histoire, que l'on pourrait prendre, sans cela, pour des inventions de la Poésie.

Plutarque et Tite-Live ne s'accordent pas sur les noms des personnes qui eurent part à cette action. Tite-Live nomme le Général des Volques Attius Tullus, la mère de Coriolan Veturie, et sa femme Volumnie. Au contraire, Plutarque donne le nom de Volumnie à la mère, celui de Virgilie à la femme, et celui de Tullus Ausidius au Volque. J'ai préféré ces derniers noms aux premiers, parce qu'ils m'ont semblé plus commodes à notre Langue ; quoi que peut-être l'autorité de l'auteur Grec, qui les rapporte, soit moins forte que celle du Romain.

Valérie n'est point un personnage fabuleux, comme quelques-uns ont cru. C'est elle, disent ces auteurs, à qui les Dieux inspirèrent le dessein d'envoyer vers Coriolan sa mère, et sa femme ; et qui les conduisit elle-même au Camp des Volques. Ainsi, puisque Virgilie n'y parut véritablement que sous la conduite de cette Dame, j'ai pu feindre avec vraisemblance qu'elle n'y parut que sous son nom : et que ce nom jeta Aufide et Coriolan dans une erreur, qui ne sait pas une des moindres beautés de la pièce.

L'ordre rigoureux de Coriolan contre les députés Romains, qui est le fondement de ma Fable, est fondé sur la vérité de l'Histoire. Denis d'Halicarnasse rapporte, qu'il fit défense à ces Députés de revenir dans son Camp ; et qu'il les menaça de les traiter en espions, pour se délivrer de l'importunité de leurs prières. J'ai ajouté à ce motif la crainte des soupçons des Volques, qui devaient être offensez de sa trop grande facilité à recevoir trois et quatre fois des députations inutiles.

Pour ce qui est de son caractère, ceux qui m'ont blâmé de l'avoir trop attendri, lui sont tort de le croire à l'égard de sa mère et de sa femme tel qu'il était à ses ennemis. Le même Coriolan que sa férocité naturelle, et la rigueur de sa vertu rendaient si terrible, et si odieux à la populace de Rome, ne peut tenir ses pleurs à l'abord de deux personnes si chères. Avant même qu'elles eussent ouvert la bouche pour lui parler, il fut emporté par sa tendresse comme par un torrent, à ce que dit Plutarque : et au rapport de Denis d'Halicarnasse, il s'abandonna aux mouvements les plus passionnés dont le coeur humain soit capable. Il n'était pas même dans un âge à se défendre de ces douces faiblesses. Tite-Live l'appelle jeune homme au siège de Coriole, qui ne précéda sa mort que de cinq ans. Et puisque dans la vérité des choses, les pleurs de deux femmes étouffèrent en un seul jour, et par un seul entretien toute la violence

de ses ressentiments, il faut dire qu'il ne perdit la vie que pour avoir eu l'âme trop tendre. Je ne vois donc pas quelle raison il y a de se le figurer comme un homme glacé par le froid de l'âge, et par l'austérité de sa vertu. j'ai fait assez éclater cette austérité dans les scènes où il s'agit principalement des intérêts de sa gloire, au premier et au quatrième acte. Mais dans les scènes où il ménage ceux de son amour ; je me suis contenté d'interrompre de temps en temps le cours de sa tendresse par quelques subits retours de colère, qui servent à marquer son caractère naturel, et les combats qu'il rend pour le soutenir contre l'amour.

La mère de Coriolan que j'ai mise à l'écart à cause de son grand âge, et sa femme que j'ai changée en maîtresse, sont deux libertés si commodes, et que tant de gens trouvent si fort à leur gré, que je dois avoir peu d'égard à la critique de quelques esprits délicats, qui se croient seuls en droit de tourner les circonstances de l'Histoire à leur avantage. Je n'ignore pas que Virgilie n'eût eu des enfants de son mariage : mais ce mariage était si récent, et ces enfants si petits au temps de l'exil de Coriolan, que deux ans après, au rapport de Plutarque, lorsque Valérie vint trouver Volumnie dans sa maison, pour concerter le dessein de leur sortie, elle trouva ces mêmes enfants, qui jouaient sur le sein de leur mère. Cela suffit, pour faire voir que le parachronisme n'est pas si criminel dans l'usage que j'en ai fait : ayant mis les choses en telle disposition, que le jour de l'exil de Coriolan, était celui-là même qu'il avait destiné pour son mariage. C'est avec la même liberté que j'ai changé le temps et le lieu de sa mort. Elle arriva chez les Volques dans une sédition qu'Auside excita contre lui. Il est certain que ce fut dans la même année, et sous les mêmes Consuls qui gouvernaient Rome durant le siège : et depuis cette mort jusqu'à la fin de l'année il se passa tant de choses, qu'il faut croire que la mort de Coriolan suivit de bien près son retour au pays des Volques. De sorte que je n'ai avancé les événements que de peu de jours, quand je l'ai fait mourir au Camp devant Rome, et la nuit même du décampement.

Quelqu'un pourrait-il s'en offenser, après que toute la France a donné de si justes applaudissements à une pièce, où tous les périls que César courut en Égypte après la mort de Pompée, et plus d'une année de sa vie est resserrée avec tant d'art et tant de majesté dans l'espace du jour dramatique ? Après que la mort de Pyrrhus a été si heureusement transportée de Delphes à Buthrot, par un auteur qui est si bien entré dans l'esprit des Anciens, et dans les plus tendres endroits du coeur de l'homme ? On ne lui a pas non plus reproché l'admirable caprice d'Hermionne, qui est la première à se désespérer de la mort de Pyrrhus, dont sa jalousie est la seule cause : et qui tourne contre Oreste, qu'elle a choisi pour en être l'instrument, toute la fureur qu'elle semblait devoir également faire tomber sur lui, et sur Andromaque sa rivale. C'est cet exemple qui m'a enhardi à choisir Camille pour faire un récit passionné de la mort de Coriolan, et à lui donner pour son frère qui en est l'auteur, des sentiments si

violents de dépit et de vengeance. Ma conduite, et celle de ce grand auteur, sont appuyées sur des raisons prises de la nature des mouvements de notre âme. Dans les atteintes subites de plusieurs passions opposées, la dernière blessure est toujours la plus sensible. De deux biens que l'on recherche avec ardeur, celui que nous perdons nous inspire avec plus de douleur le regret de sa perte, que la possession de celui qui nous reste ne nous inspire de plaisir. Ainsi Camille est plus vivement touchée de la perte imprévue de Coriolan, que du plaisir de la vengeance qu'elle pourrait exercer sur sa rivale : et le coup qu'Aufide vient de porter à son cœur est plus cruel et plus pénétrant que l'injure qu'elle avéit reçue de Virgilie. C'est pourquoi dans cet instant, elle regarde son frère comme son principal ennemi, et sa rivale lui devient chère par la conformité de leurs intérêts, et de leurs passions.

J'ajoute que je crois avoir assez bien établi la vertu, et la modération de Camille à l'égard de Virgilie, pour la rendre capable de cet effort. Pour ce qui est du rang qu'elle tient dans le Gouvernement de l'État et de l'armée : l'exemple de Tanaquil et de Tullie que je sais rapporter par Albin dès la première scène, suffit, ce me semble, pour l'autoriser. Son humeur guerrière a son modèle dans la Camille de l'Eneïde, qui était Volque aussi bien qu'elle, et qui avait formé aux exercices des Amazones plusieurs filles de la même Nation. C'est de là que j'ai tiré exprès le nom, et une partie du caractère de cette Princesse.

Ma principale gloire est de n'avoir point déplu dans un sujet que l'on n'avait pu jusqu'à présent assujettir aux règles du théâtre : et que tant de fameux auteurs n'auraient pas abandonné à ceux qui voudraient suivre leurs pas, s'ils l'eussent cru capable de quelque ornement et de quelque grâce. J'avoue que je dois une partie de son succès aux soins de ceux qui l'ont représenté : et quoi que leur propre gloire les engageait à faire tous leurs efforts pour réussir dans les sujets sérieux dont on les croyait moins capables que des comiques ; je ne laisse pas de leur avoir obligation d'avoir désabusé le public d'une erreur qui ne leur était guère plus désavantageuse qu'à moi, qui n'aurai plus tant de sujet de craindre pour les pièces que j'espère leur confier à l'avenir.

ACTEURS

C. MARTIUS, surnommé Coriolan depuis la prise de Coriole sur les Volques.

AUFIDE, Général des Volques.

CAMILLE, soeur d'Aufide, Amante de Coriolan.

VIRGILIE, Romaine, maîtresse de Coriolan.

ALBIN, Lieutenant de Coriolan.

SABINE, Confidente de Camille.

SOLDATS.

La scène est dans le Camp des Volques devant Rome.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Coriolan, Albin.

CORIOLAN.

Quoi toujours les Romains viendront m'inquiéter ?
De quoi leurs députés peuvent-ils se flatter,
Albin ? N'ont-ils pas su que s'ils osaient paraître,
Le Volsque de leur sort disposerait en maître ?
5 Que la mort ou les fers les attendaient ici ?
Ils n'ont pu l'ignorer.

ALBIN.

Ils l'ont appris aussi,
Seigneur : mais ils ont crû qu'un ordre si sévère
N'était point contre un sexe à qui chacun veut plaire :
Et qu'ils éviteraient l'effet de vos rigueurs,
10 S'ils envoyaient vers vous les Vestales en pleurs.
Elles sont en ces lieux. Dans le quartier d'Aufide
Les Volques ont conduit cette troupe timide :
Chez Camille, Seigneur, elle a passé la nuit.
Voyez à quel péril votre ordre les réduit ?
15 On sait que votre abord aux Romains trop facile,
Vous a rendu suspect à ce peuple indocile :
Et que pour apaiser les esprits irrités,
Aufide vous engage à ces sévérités :
Mais exposerez-vous au caprice d'un homme...

CORIOLAN.

20 Ramenons-les, Albin, triomphantes à Rome :
Et sur ses murs détruits brisons avec éclat
Leurs chaînes et les fers que porte le Sénat.
Aussi bien il est temps qu'une pleine victoire
Venge enfin mon amour et répare ma gloire.
25 Ces prêtres, ces tribuns rampants à mes genoux,
N'ont que trop suspendu l'effet de mon courroux.
Dans le sang des ingrats dont l'audace m'affronte,
Il faut de mon exil aller laver la honte :
Et leur faire expier l'oubli de mes bienfaits,
30 Par un long souvenir des maux que j'aurai faits.

Vestale : Fille vierge chez les
Romains, qui était consacrée au service
de la déesse Vesta, pour garder le feu
sacré de son temple. [F]

ALBIN.

Qui, si Rome n'obtient la paix qu'elle demande,
À vos efforts, Seigneur, il faut qu'elle se rende :
Mais si pour se défendre elle manque de bras,
Croyez-vous que les Dieux ne la défendent pas ?
35 Ces Dieux qui par cent voix dont retentit le Tibre,
Déclarent qu'à jamais Rome doit être libre :
Et qui depuis vingt ans qu'elle n'a plus de Rois,
Ont soumis nos voisins à ses nouvelles Lois ?
40 Voudront-ils maintenant démentir leurs présages ?
Eux dont vous avez vu les plus saintes images
Entre les bras tremblants de leurs prêtres confus,
Vous demander la paix en ennemis vaincus ;
Se livrer pour garants de la foi populaire ;
Et sans pouvoir fléchir votre âme trop sévère,
45 Remporter vos refus jusques sur les autels
Où leur courroux se rend aux soupirs des mortels.

CORIOLAN.

Je vois assez sur quoi ton scrupule se sonde,
Rome doit être un jour la maîtresse du monde,
Les Dieux l'ont prononcé. Je respecte leur voix :
50 Mais cette Rome, Albin, n'est pas ce que tu crois.
Je ne la connais point cette Rome immortelle,
Dans une populace inconstante et rebelle :
Je ne la connais point dans ces restes impurs
Des brigands, qui jadis vinrent peupler les murs :
55 Dans ces membres mutins qu'on a vu par envie
S'armer contre le coeur qui leur donne la vie :
Assiéger le Sénat de leurs cris importuns :
Du pouvoir des Consuls revêtir leurs Tribuns :
M'arracher en un mot du sein de ma Patrie :
60 Et pour dire encor plus, des bras de Virgilie.
Non, ce n'est point, te dis-je, à ces lâches Romains
Que les Dieux ont promis l'Empire des humains.
Ils sont trop criminels : et les Dieux sont trop justes.
C'est à ce noble sang, c'est aux restes augustes
65 De ces braves Troyens, dont l'effort glorieux
Jadis du feu des Grecs sauva ces mêmes Dieux.
C'est ce dessein du Ciel que mon zèle seconde,
Quand je viens affranchir ces Rois futurs du monde.
Ont-ils vu les Tarquins hors du Trône expirants,
70 Pour voir en leurs sujets revivre leurs tyrans ?
Rompons ce nouveau joug dont le poids les accable.
Si Brute est innocent, pourquoi suis-je coupable ?
Imitons-le : achevons contre un peuple ennemi,
Ce qu'en chassant Tarquin il n'a fait qu'à demi :
75 Et méritons par là que l'avenir nous nomme
Les vainqueurs des Romains, et les vengeurs de Rome.

ALBIN.

Ces noms sont beaux, Seigneur ; déjà vous les portés :
Mais Brute au même prix les eut-il acceptés ?
Allat-il emprunter des armes étrangères,

80 Pour chasser les Tarquins du Trône de leurs pères ?
Vous des Volques domptés relevant les projets,
Vous venez des Romains leur faire des sujets...

CORIOLAN.

Que Brute ffut heureux, qui pour afranchir Rome,
Aidé de tant de bras n'eut qu'à perdre un seul homme !
85 Mais, Albin, que mon sort est digne de pitié,
S'il faut pour sauver Rome en perdre la moitié !
Et si ceux que je viens retirer d'esclavage,
N'osent que de leurs voeux seconder mon courage !
Voilà ce qui m'a saît chercher en d'autres lieux
90 De quoi rendre la gloire au nom de nos aïeux.
Si de ce sang abject qui l'a toujours flétrie,
Je purge avec rigueur le sein de ma Patrie ;
Je traîne à mes côtés des peuples conquérants,
Qui rempliront les murs vides de leurs tyrans ;
95 Et qui réunissant deux Nations en une,
Rendront nos descendants dignes de leur fortune.

ALBIN.

Et de cette union des vaincus aux vainqueurs,
Dont les siècles futurs goûteront les douceurs :
Pour en rendre l'usage aux Romains plus facile,
100 Vous donnerez l'exemple en épousant Camille ?

CORIOLAN.

Quoi ? Sensible à l'amour que Camille a pour moi,
À Virgilie, Albin, je manquerais de soi ?
Rappelle en ton esprit cette triste journée,
Qu'aux douceurs de l'hymen nous avions destinée :
105 Et que le sort propice à nos persécuteurs,
Rendit par mon exil si funeste à nos coeurs.
Céda-t-elle au torrent de la fureur commune ?
Son amour changea-t-il avecque ma fortune ?
Ne voulut-elle pas avec empressement
110 Partager les horreurs de mon bannissement ?
Exilé, mon malheur n'a point éteint sa flamme :
Et vainqueur, je pourrais la bannir de mon âme ?
Non, j'attestai les Dieux en essuyant ses pleurs,
Qu'un plus heureux moment réunirait nos coeurs.
115 Ce moment n'est pas loin. Je tiendrai ma parole.
Bientôt tu me verras au pied du Capitole
Demander Virgilie à ces séditieux :
Et de leur sang versé faire hommage à ses yeux.

ALBIN.

Vous croyez donc qu'Aufide y consente sans peine ?
120 Que Camille vous cède aux voeux d'une Romaine ?
Et qu'après la victoire elle vous laisse en paix
Par de cruels mépris répondre à ses bienfaits ?
Défiez-vous, Seigneur, de l'amour de Camille.
Craignez tout d'un pouvoir qui lui rend tout facile.
125 Est-ce dans notre siècle un exemple inouï,
Qu'aux caprices du sexe un peuple ait obéi ?
On a vi Tanaquil recevoir de nos pères

Sur un trône usurpé des hommages sincères ;
Et donner au mépris de ses propres enfants,
130 Un esclave pour maître aux Romains triomphants.
Nous avons vu depuis la cruelle Tullie
Envier à son père un vain reste de vie ;
Et lui voyant quitter le trône à pas trop lents,
Elle-même y courir sur ses membres sanglants.
135 Prétendez-vous, Seigneur, qu'en amante paisible,
Camille qui peut tout soit alors insensible ?
Et que les Volques même approuvant votre choix
De son amour trompé n'écotent pas la voix ?
Eux à qui cette voix tient lieu de mille Oracles,
140 Quand de votre grandeur surmontant les obstacles,
Elle fit partager entre son frère et vous,
Le pouvoir absolu dont les Rois sont jaloux.
S'ils ont tant fait pour vous par estime pour elle,
Que ne seront-ils point pour venger sa querelle ?

CORIOLAN.

145 Ah ! je ne prétends point qu'ils comprennent mon coeur,
Au nombre des sujets que leur fait ma valeur.
Sous l'ombre d'un pouvoir qu'entre-nous on divise,
S'il faut payer leurs soins, que Rome leur suffise :
Et que pour s'acquitter à leur tour envers moi,
150 Ils me laissent en paix disposer de ma foi.
Mais à Camille, Albin, tu ne rends pas justice :
Non, elle n'attend point ce cruel sacrifice.
Elle sait que mon coeur eut passé sous ses lois,
Si l'amour m'eut permis de faire un nouveau choix.
155 Elle est trop fière enfin, et son âme est trop belle,
Pour s'applaudir des voeux d'un amant infidèle.
Je me suis à son frère expliqué là-dessus :
Et tous mes sentiments lui sont assez connus.
Cependant penses-tu, qu'une si longue absence
160 N'ait point de Virgilie ébranlé la constance ?
Que son silence, Albin, me donne de souci !
Et que je crains...?

ALBIN.

Seigneur, Aufide vient ici.

SCÈNE II.
Coriolan, Aufide, Albin.

AUFIDE.

Après tout ce que doit l'armée à votre zèle,
Puis-je obtenir de vous une grâce nouvelle,
165 Seigneur ?

CORIOLAN.

Vous pouvez tout exiger de ma soi.

AUFIDE.

Celle dont il s'agit ne regarde que moi.
Ne vous retirez pas : vous pouvez m'être utile,
Albin ; et je voudrais que toute votre Ville
Fut de mes sentiments instruite comme vous,
170 Dès aujourd'hui peut-être elle serait à nous.
Parmi tant de beautés dont Rome est ennoblie,
Savez-vous bien, Seigneur, quel rang tient Valérie ?

CORIOLAN.

Oui, Seigneur, et je puis sans trop flatter mon sang,
Vous dire qu'elle peut prétendre au premier rang.
175 C'est la connaître assez.

AUFIDE.

Quoi ? Seigneur, Valérie
Par les liens du sang vous serait-elle unie ?

CORIOLAN.

Je dis plus ; et par ceux d'une tendre amitié,
Qui lui sait de mes maux prendre quelque pitié.
Du secret de mon coeur pénétrant le mystère
180 Aux beaux yeux que j'adore elle m'apprit à plaire :
Et depuis que le sort m'a banni d'auprès d'eux,
De deux coeurs séparés elle entretient les noeuds.
Voilà ce qui me rend son amitié si chère :
Mais pour vos intérêts enfin que puis-je faire ?

AUFIDE.

185 Tout Seigneur, et le Ciel propice à mes désirs,
A mis entre vos mains ma gloire et mes plaisirs.
Sachez donc qu'au milieu de cent beautés rivales,
Valérie en ce camp a conduit les Vestales,
Se flattant que l'accès qu'elle avait près de vous,
190 Ouvrirait à leurs cris un passage plus doux.

CORIOLAN.

Valérie ! Ah ! cessez de vous en mettre en peine :
Le sang, ni l'amitié ne peut rien sur ma haine,
Ses sentiments sur moi ne sont point absolus :

Si je lui dois beaucoup, je vous dois encor plus.
195 Poursuivons. Du succès nous avons de sûrs gages :
Les Vestales, leurs Dieux nous tiennent lieu d'otages.
Déjà Rome est à nous.

AUFIDE.

Oui, Seigneur, je le vois :
Mais si Rome est à nous, je ne suis plus à moi.
Après un mois d'assaut en vain Rome craintive
200 Voit son vainqueur soumis à sa propre captive.
J'aime : et ce qui me fait plus de honte en aimant,
La Victoire à ses yeux n'a coûté qu'un moment.
C'est par vous que mon coeur honteux qu'on le surmonte,
En espère à son tour la victoire aussi prompte.
205 Vous pouvez d'un seul mot m'obtenir sur le sien,
Ce que d'un seul regard elle a pris sur le mien.

CORIOLAN.

Mes soins vous sont acquis, et votre amour m'honore :
Mais il est important de le cacher encore.
Les Volques sans mesure ennemis des Romains
210 Pourraient impunément traverser nos desseins.
Prenons Rome, Seigneur. La guerre étant finie,
Alors je vous réponds des vœux de Valérie
Jusques-là déguisés.

AUFIDE.

Eh peut-on un moment
Ou la voir sans l'aimer, ou se taire en l'aimant ?
215 J'ai parlé. Qui n'eut cru ce moment favorable ?
Je voyais dans ma tente un objet adorable
Contre les fiers regards du soldat insolent,
Chercher à mes genoux un asile en tremblant.
Ses pleurs me déguisant la fierté de son âme,
220 D'une fausse douceur enhardissaient ma flamme :
Et sa mère semblait d'un oeil encor plus doux
Inviter sa tendresse à fléchir mon courroux.

CORIOLAN.

Quoi ? Sa mère en ces lieux l'aurait-elle suivie ?

AUFIDE.

Oui, pour tyranniser ma déplorable vie.
225 Par leurs soupirs flatteurs toutes deux m'ont séduit.
Je n'ai pu résister. J'espérais que la nuit
Ralentirait l'ardeur de ma flamme nouvelle,
Ou que le jour naissant me la rendrait moins belle.
Faibles amusements ! J'ai vu briller le jour :
230 Et ses appas s'accroître avecque mon amour.
Il a fallu parler. Sur la foi de ses larmes,
J'ai couru m'avouer esclave de ses charmes.
Que vous dirai-je, hélas ! J'ai vu dans ses dédains
L'image de l'horreur qu'ont pour moi les Romains
235 Troublé, confus, je viens tandis qu'on vous l'amène,
Implorer votre adresse à surmonter la haine ;
Si mon empressement révolte ses esprits...

CORIOLAN.

Pour en venir à bout pressons nos ennemis.
Surtout à votre amour accoutumez Camille :
240 Et pour nous ménager un entretien facile,
Qu'en faveur de mon sang en ces lieux respecté,
On donne à Valérie un peu de liberté.
Je sais que de son sort Camille est la maîtresse.

AUFIDE.

Il est vrai : mais ayez égard à ma faiblesse.
245 Vous verriez son départ suivi de mon trépas :
Au nom des Dieux, Seigneur, ne la renvoyez pas.

CORIOLAN.

Non, sa présence ici pourra nous être utile,
Et je veux la laisser au pouvoir de Camille :
Mais au moins...

AUFIDE.

C'est assez, pour prix d'un tel secours
250 Je vais contre ma soeur seconder vos amours :
Et de tant de raisons appuyer leur constance,
Que son coeur s'accoutume à votre indifférence.

SCÈNE III.

Coriolan, Albin.

ALBIN.

Oui, ce nouvel amour est un gage certain
De l'union du Volque avecque le Romain :
255 Et surpris du bonheur que le Ciel vous envoie,
Je sens...

CORIOLAN.

Ah ! Cher Albin, conçois-tu bien ma joie ?
Il est vrai que d'Aufide avançant le bonheur,
Je vais me délivrer de l'Hymen de sa soeur :
Et de nos Nations cimenter l'alliance :
260 Mais fais voir pour ma flamme un peu de complaisance.
Après tant de chagrins, tant d'inquiets désirs,
Qui de tous mes exploits corrompaient les plaisirs,
Je puis apprendre enfin d'une bouche fidèle,
Si Virgilie aspire à me voir auprès d'elle :
265 Si de son tendre coeur rien ne m'est échappé :
Si nul de mes rivaux n'en a rien usurpé.
De ses moindres soupirs on va me rendre compte :
Combien de mon exil elle a pleuré la honte :
Combien pour ma victoire elle a formé de vœux :
270 Je saurai tout. Albin, que je vais être heureux !
Ne tardons point, allons, prévenons Valérie.
On vient... Que vois-je ?

ALBIN.

Eh quoi, Seigneur ?

CORIOLAN.

C'est Virgilie.

Albin, je suis perdu.

SCÈNE IV.

Coriolan, Virgilie, Albin.

VIRGILIE.

Ne vous alarmez pas,
Seigneur, je ne viens point excuser des ingrats.
275 De nos murs ébranlés par tant d'efforts funestes,
Je ne viens qu'appuyer les déplorables restes.
Abaissez la fierté de ce Peuple mutin :
Aux ordres du Sénat soumettez son Destin.
En subissant ce joug, il subira le vôtre :
280 Mais du joug étranger sauvez et l'un et l'autre ;
Contentez-vous enfin de régner sur les cœurs.
Eh quoi ? par ces regards condamnez-vous mes pleurs ?
Me reconnaissez-vous ? suis-je votre ennemie ?
Et croyez-vous, Seigneur, voir ici Virgilie ?

CORIOLAN.

Je ne le crois que trop, Madame, et plût aux Dieux
Que mon timide cœur peut démentir mes yeux !
Vous ne me verriez point confus, hors de moi-même
Vous prouver par ma crainte à quel point je vous aime.
Non, Volques ni Romains, rien ne me touche plus.
290 Je vous vois, et je vois tous mes soins superflus.
Qu'importe que partout la Victoire me suive :
Je viens affranchir Rome, et vous êtes captive.
Pour prix de votre amour, pour fruit de mes exploits,
Camille, Aufide ici vous tiennent sous leurs lois.
295 Je suis aimé de l'une, et vous l'êtes de l'autre :
J'ai su garder mon cœur : garderez vous le vôtre,
Madame ? Quelle sorce auront vos tristes pleurs
Contre l'amour jaloux de vos cruels vainqueurs ?
Vous êtes dans leurs fers.

VIRGILIE.

J'y suis : mais en Romaine,
300 Et ma captivité me cause peu de peine.
Oui, Seigneur, je savais vos ordres inhumains,
Et l'accueil qu'en ces lieux on faisait aux Romains.
Trop sûre de tomber entre les mains d'Aufide,
J'apporte dans ses sers un courage intrépide.
305 Imitez mon exemple, et calmez votre effroi,
Ou craignez plus pour Rome, et craignez moins pour moi.

Vous perdez peu de chose en perdant Virgilie :
Mais vous nous perdez tous perdant votre Patrie.
Nous lui devons l'effet de nos premiers serments :
310 Et nous sommes Romains avant que d'être amants.

CORIOLAN.

Si nous sommes Romains, sommes-nous assez lâches
Pour voir un si beau nom noirci de tant de taches ?
Et pourriez-vous, Madame, aimer Coriolan
Esclave d'un Tribun devenu son tyran ?
315 Non, pour des factieux vos pleurs sont peu sincères :
Vous ne les plaignez point, vous pleurez mes misères.
Vous concevez les maux que loin de vos attraits...
Mais vous m'en éloignez peut-être pour jamais.
Hélas ! Je combattais avec un coeur tranquille
320 Et la haine de Rome, et l'amour de Camille :
Et j'aurais fait céder avec même bonheur
Camille à ma confiance, et Rome à ma valeur.
Faut-il que sur le point d'une double victoire,
Traversant à la fois mon amour et ma gloire,
325 Vous veniez de Camille ici prendre la loi,
Et fournir aux Romains des armes contre moi ?
Si vous m'aimiez encore, à ce péril extrême
Deviez-vous sans pitié livrer tout ce que j'aime ?

VIRGILIE.

Non, Seigneur, de la feinte empruntant le secours,
330 J'ai garanti vos feux du péril que je cours :
J'ai trompé nos rivaux. Le nom de Valérie
À leurs soupçons jaloux dérobe Virgilie.
Je n'ai que vous à craindre en ces funestes lieux.

CORIOLAN.

Eh quoi ? N'avez-vous rien à craindre de vos yeux ?
335 En vain pour vous cacher vous usez d'artifice.
Vos charmes, malgré vous, vous sont rendre justice
Il fallait donc aussi pour votre sûreté,
En cachant votre nom cacher votre beauté.
Elle a déjà d'Aufide attiré les hommages ;
340 Et vous serez bientôt, si j'en crois mes présages,
Comme de vos attraits Rome se l'est promis,
De deux amis parfaits deux mortels ennemis.
À quel indigne usage abaissez-vous vos charmes,
Si vous vous en servez à diviser nos armes ?
345 Et si pour garantir les Romains de nos coups,
Vos yeux viennent semer la discorde entre-nous ?

VIRGILIE.

Ah ! Je ne prétends point un si faible avantage.
Mais si j'ose parler, Seigneur, à quel usage
Abaissez-vous ici cette insigne valeur,
350 Et ce bras autrefois de Rome défenseur ?
Uni par un dépit à ce Peuple barbare,
Vous craignez à mes yeux qu'on ne vous en sépare ?
Et ces temples, ces Dieux que vous avez quittez,
Tant d'amis innocents que vous persécutez,

355 Nos coeurs depuis deux ans séparés l'un de l'autre,
Le mien du moins, le mien qui vient chercher le vôtre...
Tous ces liens rompus vous touchent faiblement,
Et ne vous coûtent pas un soupir seulement.

CORIOLAN.

Ah ! Ne me faites point un si cruel outrage,
360 Mon coeur à votre empire est soumis sans partage.
Ses chagrins, ses regrets, ses soupirs, ses douleurs,
Ses voeux, tout est pour vous. Que Rome en cherche ailleurs.
Que ne me traitez-vous avec même justice ?
Pourquoi par tant de pleurs prévenir son supplice ?
365 Et prodiguer pour elle au mépris de ma foi,
Ces tendres sentiments qui ne sont dûs qu'à moi ?
Hélas ! Je me flattais qu'en vos murs enfermée,
D'un feu pareil au mien vous étiez animée :
Que parmi tant de coeurs où la haine regnait,
370 J'avais le vôtre au moins dont l'amour me plaignait ;
Et dont les voeux secrets propices à ma gloire,
Sous mes heureux drapeaux appelaient la victoire.
Cependant aujourd'hui favorable aux Romains,
Vous venez m'arracher la victoire des mains.
375 C'est peu. Vous défiant du pouvoir de vos charmes,
De votre mère encor vous empruntez les larmes.
Vous l'amenez ici.

VIRGILIE.

Non, ce n'est point, Seigneur,
Ma mère, qui vous vient opposer sa douleur :
C'est la vôtre.

CORIOLAN.

La mienne ? Ah justes Dieux, Madame,
380 Qu'entends-je ? Quels assauts livrez-vous à mon âme ?
Quoi ? D'un commun accord, et dans un même jour,
Vous armez contre moi la Nature et l'Amour ?

VIRGILIE.

Ne craignez rien ; pour peu que vous vouliez attendre,
Ce n'est que contre moi qu'il faudra vous défendre.
385 Votre mère accablée et d'âge et de souci,
Sûre d'un prompt trépas vous attend près d'ici.
Laissez-la : refusez à sa pressante envie
Un moment d'entretien qui lui rendrait la vie.
La mort vous va bientôt délivrer de ses cris.

CORIOLAN.

390 Eh de grâce, épargnez votre amant, et son fils.
Mais j'empêcherai bien qu'en obligeant Aufide,
Ma gloire à ma vertu ne coûte un parricide.
Courons, Madame, allons tous deux à ses genoux,
La rendre, s'il se peut, plus traitable que vous.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Camille, Sabine.

SABINE.

395 Tandis que tout le camp s'abandonne à la joie,
Madame, à quels chagrins demeurez-vous en proie ?
Et d'où vient qu'en un temps pour vous si glorieux,
Des larmes en secret échappent de vos yeux ?

CAMILLE.

400 As-tu sait avertir cette aimable Romaine,
Sabine ?

SABINE.

Elle est encor dans la tente prochaine,
Où sa mère avec elle, et leurs Dames en pleurs,
Devant Coriolan sont parler leurs douleurs :
Mais, sans manquer aux lois que le respect m'impose,
De cet empressement puis-je savoir la cause ?
405 Quel plaisir aurez-vous d'essuyer ses chagrins ?
De la voir devant vous accuser les destins ?
Et peut-être blâmer...

CAMILLE.

N'importe, qu'elle vienne.
Je veux la voir, unir ma douleur à la sienne :
Et puisqu'il faut ouvrir mon secret à tes yeux,
410 Je vais me déclarer pour Rome.

SABINE.

Vous ? Ô Dieux !
Sur le point de jouir des fruits de la victoire,
Vous-même pouvez-vous en refuser la gloire ?
Eh quoi ? Songez-vous bien, Madame, que c'est vous
Qui de Coriolan allumez le courroux ?
415 Et qui n'avez conçu d'amour pour ce grand homme,
Qu'autant qu'il a conçu de haine contre Rome ?

CAMILLE.

Oui, je l'aimai, Sabine, et pour me l'engager,
L'amour ingénieux me fit tout ménager.
Je crus que le portant à haïr sa Patrie,
420 Sa haine s'étendrait jusques à Virgilie.
Hélas ! Que le succès répond mal à mes vœux !
Le seul aspect de Rome a redoublé ses feux.
Il n'envisage plus avec la même haine
Ces détestables murs où son amour l'entraîne.
425 C'est l'ardeur d'y revoir l'objet qui l'a charmé,
Qui pour se les ouvrir le tient encore armé :
Et bientôt sa valeur s'y faisant un passage,
Du mépris de mes vœux ira lui faire hommage.
430 N'en doutons point. Si Rome est soumise à sa loi,
Vainqueur pour Virgilie, il est perdu pour moi.

SABINE.

Pour vous qui lui donnant un glorieux asile,
L'avez si bien vengé de son ingrate ville :
Vous qui de son pouvoir autorisant l'éclat...

CAMILLE.

L'excès de sa vertu le force à m'être ingrat,
435 Sabine ; avant l'exil qui me le fit connaître,
De ce coeur que je brigue il n'était plus le maître.
Je sus qu'à Virgilie engagé dès longtemps,
Ses vœux toujours pour elle avaient été constants :
Et qu'il fallait, tandis qu'il soupirait loin d'elle,
440 Pour m'en faire un amant en faire un infidèle.
Je l'entrepris. Et lui vainement combattu,
Sans cesse à mes bienfaits opposa sa vertu.
Ah ! Qu'elle devait bien étouffer ma tendresse !
Rien moins. Sa résistance augmenta ma faiblesse.
445 Après mille soupirs et mille vains détours,
Il fallut de mon frère emprunter le secours.
On vit Coriolan : on parla d'alliance :
De mon penchant secret on lui fit confidence :
Et s'il n'eût pas encor disposé de sa foi,
450 Il n'eut point balancé pour s'engager à moi.
Il l'avoua lui-même : et cet aveu sincère
Alluma mon amour plutôt que ma colère.
Heureuse Virgilie, à qui tant d'ennemis
N'ont pu ravir un coeur trop constamment soumis !
455 De ce bonheur, Sabine, il faut que je la prive.
Elle n'en peut jouir si Rome n'est captive.
Puisse Rome à jamais garder sa liberté !
Et par nos vains efforts accroître sa fierté !
Puisse Coriolan voir après tant de peine,
460 Malgré lui sa Patrie à couvert de sa haine ;
Et la laissant en paix au lieu de l'accabler,
N'emporter que l'honneur de l'avoir fait trembler !
Alors pour me venger de l'amour qu'il me donne,
S'il n'est à moi, qu'au moins il ne soit à personne ;
465 Et que sans Virgilie il souffre autant d'ennui,

Que j'en ressentiray de n'estre pas à lui.
C'est à quoi je me veux servir de Valérie.
Elle est à ma rivale étroitement unie.
Je la renvoie.

SABINE.

Eh quoi ? Votre frère y consent,
470 Lui qui dans les transports de son amour naissant...

CAMILLE.

Oui, j'ai fait approuver son départ à mon frère :
À son repos, au mien, il est trop nécessaire.
Il le voit, et lui-même en prévoyant l'effet,
Il m'applaudit déjà de tout ce que j'ai fait.
475 Nous avons assez loin porté notre victoire,
Dérobons pour l'amour quelque temps à la gloire.
La guerre et le repos ont chacun leurs attraits,
Mais voici Valérie, apprends tous mes secrets.

SCÈNE II.

Camille, Virgilie, Sabine.

CAMILLE.

Eh bien, vous avez vu Coriolan, Madame ?
480 Sans doute vos discours ont attendri son âme :
Ou si vous n'avez pu nous ravir son appui,
Au moins vous ne devez vous en prendre qu'à lui.
Quoi qu'un tel entretien peut nous être contraire,
Nous vous l'avons permis seulement pour vous plaire :
485 Des attraits si puissants n'ont jamais d'ennemis.

VIRGILIE.

C'est là de vos vertus ce qu'on m'avait promis,
Madame. Elles avaient rassuré mon courage :
Mais de Coriolan j'attendais davantage,
Nos cris autour de lui n'ont éclaté qu'en vain.

CAMILLE.

490 Le Volque a donc le coeur moins dur que le Romain :
Et si Coriolan vous paraît inflexible,
Aufide à vos soupirs eut été plus sensible ;
Et l'amour l'eut rendu favorable à des pleurs,
Qu'avec si peu de fruit vous prodiguez ailleurs.

VIRGILIE.

495 Hélas ! ce n'est point là ce que mes pleurs prétendent,
Madame : c'est un peu de pitié qu'ils demandent,
Je ne veux qu'obtenir au nom des Immortels,
Qu'on ne les vienne point chasser de leurs autels ;
Qu'on nous laisse arroser de larmes impuissantes
500 Les cendres de nos murs encor toutes fumantes ;
Et qu'on en abandonne à la postérité,
Ces restes pour témoins que nous avons été.

CAMILLE.

Peut-être pourrez-vous obtenir davantage,
Et votre liberté vous en est un présage.
505 Je vous la rends.

VIRGILIE.

Après cet excès de bonté,
Dois-je...

CAMILLE.

Vous me devez quelque sincérité,
J'attends cela du moins de votre complaisance.
Avouez-le. Un dessein autre que l'on ne pense
Vous fait accompagner les Vestales ici ;
510 Et Rome ne sait pas votre plus grand souci.

VIRGILIE.

Moi ! qu'un autre intérêt...

CAMILLE.

Je sais qu'à Virgilie
Une tendre amitié depuis longtemps vous lie ;
Que le bruit d'un Hymen dont on parle chez nous,
A donné quelque alarme à son amour jaloux ;
515 Et qu'enfin vous venez confidente fidèle
Voir si Coriolan se souvient encor d'elle,
Je le sais. C'est en vain que vous en rougissez.
Je ne me trompe point.

VIRGILIE.

Madame.

CAMILLE.

C'est assez.
De ce que vous voyez vous-même allez l'instruire.
520 Surtout apprenez-lui ce que je vais vous dire.
C'est moi qui fais servir à mon ressentiment
Le bras victorieux de son fidèle amant.
C'est moi qui l'ai conduit au pied de vos murailles,
Qui lui sait des Romains hâter les funérailles,
525 Qui lui mets dans les yeux cet éclatant courroux,
Qu'il n'a pas même osé modérer devant vous.
Mais quelque ardent qu'il soit par l'espoir de me plaire,
D'un seul de mes regards j'éteindrai sa colère :
Et Rome le verra prompt à la soulager,
530 Dés qu'en lui pardonnant il croira m'obliger.
Allez à Virgilie en porter la nouvelle,
C'est ce que son amour attend de votre zèle.
Vous qui n'ignorez pas ce qui peut l'alarmer,
Parlez ; quel jugement pourra-t-elle en former ?

VIRGILIE.

535 Hélas ! Vous pouvez bien l'apprendre par mes larmes ;
Il faut, Madame, il faut que tout cède à vos charmes,
Rien n'y peut résister. Ah ! leur fatal éclat,
Du plus fidèle amant a fait le plus ingrat.
Je ne le voy que trop. L'air dont il m'a reçue,
540 Sa honte qu'il n'a pu déguiser à ma vue,
Le trouble de ses yeux, l'embarras de son coeur,
Tout m'a de son amante annoncé le malheur.
Son âme de mes pleurs en vain enorgueillie,
Ne me craignait pas moins qu'elle eut craint Virgilie :
545 Mes yeux qu'il évitait avecque tant de soins,
De sa première flamme ont été les témoins.
Il s'en souvient, et souffre une peine cruelle
De rougir devant moi d'une flamme nouvelle.
Il sait trop l'intérêt que je prends à nourrir
550 Ce feu, que j'ai vu naître, et que je vois mourir.
Que je plains Virgilie, hélas ! Survivrait-elle
À son pays détruit par son amant rebelle !
Que dis-je ? Songe-t-elle en ce cruel moment
Qu'après trois ans d'amour elle n'a plus d'amant ?
555 Tant de serments si saints n'ont donc fait qu'un parjure ?
Madame, à vos appas mes larmes sont injure :
En vain pour les cacher je sais ce que je puis.
Malgré moi...

CAMILLE.

Je conçois l'excès de vos ennuis.
Ils ne m'offensent point : mais j'ai peine à comprendre
560 Que l'amitié produise une douleur si tendre.
Aux maux de Virgilie avez-vous tant d'égard ?

VIRGILIE.

Ah ! Ses maux à mes pleurs n'ont que la moindre part.
Je pleure mon pays réduit à l'esclavage,
Puisqu'en de nouveaux fers Coriolan s'engage.
565 Nous nous flattions tandis qu'il aimait parmi nous,
Que son amour pourrait balancer son courroux :
Mais enfin vos appas engageant ce grand homme,
Rompent le seul lien qui l'attachait à Rome :
Nous perdons tout espoir de détourner ses coups,
570 Et Rome est à vos pieds, si son coeur est à vous.

CAMILLE.

Oui, son coeur est à moi : mais sa foi chancelante
Tient encor malgré lui pour sa première amante ;
Faites qu'avec son coeur il me donne sa soi,
Je fais lever le siège.

VIRGILIE.

575 Voulez-vous... Ô Dieux ! À quelle loi,

CAMILLE.

Je vois bien ce qui vous inquiète :
Virgilie aura lieu d'être peu satisfaite.
Mais sur vos sentiments Rome a bien d'autres droits
Vous le dites au moins, Madame, et je vous crois.
Rendez-lui le repos. Vous n'avez qu'une voie
580 Pour aller dans ses murs répandre cette joie :
Mais elle est sûre, et dès que vous l'aurez voulu,
La paix est résolue et le traité conclu.
C'est, Madame, qu'il faut que vous et Virgilie,
(Car vous seules pouvez sauver votre patrie)
585 Par un heureux effort secondant mes souhaits,
Vous soyiez les liens de cette illustre paix.
Il faut que par vos mains nos discordes finissent ;
Que par un double hymen nos deux Peuples s'unissent ;
Et que Coriolan devenant mon époux,
590 Aufide soit le vôtre.

VIRGILIE.

Ô Ciel ! Que dites-vous ?
Moi de Coriolan j'irais... Hélas ! Madame,
Vous savez que je n'ai nul pouvoir sur son âme ;
Qu'il ne m'écoute point : qu'après tant d'amitié
Je n'ai pas reçu même un regard de pitié.
595 Faut-il qu'à ses mépris sans cesse je m'expose ?

CAMILLE.

Sur Virgilie au moins vous pouvez quelque chose.
Allez la retrouver. Dites-lui qu'en ses mains
Je mets absolument le destin des Romains :
Que jusqu'à ce moment un scrupule de gloire
600 A sur Coriolan retardé ma victoire :
Qu'il faut qu'en ma saveur elle renonce aux droits
Qu'un serment sur son coeur lui donnait autrefois :
Et qu'à quelqu'autre amant joignant sa destinée ;
Elle nous laisse en paix conclure l'hymenée.
605 En un mot, obtenez qu'elle prenne un époux :
Rendez-vous à l'amour que mon frère a pour vous.
Rome est libre à ce prix.

VIRGILIE.

Quoi c'est à Virgilie
De fournir un prétexte à l'ingrat qui l'oublie ?
On veut que son exemple enhardisse la main
610 Qui lui porte en tremblant le poignard dans le sein ?
En aurez-vous acquis un droit plus légitime,
Quand elle aura par force autorisé le crime ?
Et que par vous réduite à ces extrémités,
Elle ira mendier un époux.

CAMILLE.

Écoutez,
615 Madame ; je ne sais par quel généreux zèle

Ne disant rien pour vous, vous parlez tant pour elle ?
Rome ou Coriolan : l'un ou l'autre est à moi,
Qu'elle choisisse. Vous modérez votre effroi :
Et devenant sensible à l'amour de mon frère,
620 Montrez à Virgilie un chemin pour me plaire.
Jusques-là qu'entre nous nos desseins soient secrets :
À Coriolan même : autrement, point de paix.
C'est à vous maintenant d'éviter sa présence,

SABINE.

Il vient, Madame.

VIRGILIE.

Hélas !

CAMILLE.

Partez en diligence.

Diligence : loc. adv. Promptement,
en toute hâte. [L]

VIRGILIE.

625 Eh qu'au moins devant vous je lui dise...

CAMILLE.

Partez.

Les Vestales déjà savent mes volontés ;
Madame, tout est prêt.

VIRGILIE.

Ô Ciel ! Quelle est ma peine,

Où vais-je ?

CAMILLE.

On vous attend, Sabine, qu'on la meine.

SCÈNE III.

Coriolan, Camille.

CAMILLE.

630 Ou je me trompe fort, ou je lis dans vos yeux,
Seigneur, à quel dessein vous venez en ces lieux.
Pour un sexe innocent votre coeur s'intéresse.

CORIOLAN.

Madame, je veux bien avouer ma faiblesse :
Il est vrai, je n'ai vu qu'avec quelque douleur
Mes ordres observés avec tant de rigueur :
635 Les Romaines au moins devaient être exceptées.

CAMILLE.

Soyez donc en repos, on les a respectées.
J'ai prévenu vos soins. On leur va de ma part
Porter en ce moment l'ordre de leur départ.
En est-ce assez ?

CORIOLAN.

Après cet effort de clémence,
640 Madame, attendez tout de ma reconnaissance.
C'est à moi de hâter l'effet de vos bontés,
Je vous quitte : et j'y cours.

CAMILLE.

Non, Seigneur, arrêtez.
De grâce envisagez ce que vous allez faire.
C'est aigrir les soupçons d'un peuple téméraire,
645 Qui vous croira toujours favorable aux Romains,
S'il vous voit lui ravir ses captives des mains.
Je saurai sans péril, si vous m'en voulez croire,
Avec leur liberté ménager votre gloire.
N'y prenez nulle part ; laissez-m'en tout le soin.
650 C'est à moi.

CORIOLAN.

Vos bontés, Madame, vont trop loin.
Mais auprès de l'objet que votre frère adore,
Je ne puis m'empêcher de le servir encore ;
Je l'ai promis. Sans doute après cette faveur
Valérie aura peine à défendre son coeur.
655 Un moment d'entretien...

CAMILLE.

N'en prenez point la peine,
C'en est fait. Je l'ai su rendre moins inhumaine :
Aufide par mes soins a vaincu ses mépris :
Et bientôt... Mais, Seigneur, vous paraissez surpris ?

CORIOLAN.

660 Madame... dans son coeur Aufide a trouvé place ?
Se peut-il...

CAMILLE.

Avouez ce qui vous embarrasse :
Vous vouliez par l'effet d'un zèle généreux,
Que mon frère vous dut le succès de ses feux.
Il ne le doit qu'à moi : laissez-m'en donc la gloire :
Et ne me venez point troubler dans ma victoire.
665 Adieu, je vais hâter leur départ de ce pas ;
Mais laissez-moi de grâce, et ne me suivez pas.

SCÈNE IV.
Coriolan, Albin.

CORIOLAN.

Ingrate, je l'ai dit dès que je vous ai vue.
C'est pour m'assassiner que vous êtes venue.
Virgilie à mes yeux m'enlève donc sa foi ?
670 Me préfère un rival ? M'insulte ? Je le vois.
Et je le souffre ? Albin, la plainte est inutile.
Il faut s'aller saisir des chemins de la ville,
L'arrêter au passage, empêcher un départ,
Qui met et mon amour et ma gloire au hasard.
675 Va, cours...

ALBIN.

Eh croyez moins ce transport de courage,
Seigneur, et n'allez point perdre votre avantage.
Assez d'autres grands soins troublent votre repos.
L'amant aura son temps, triomphez en héros :
Et remplissant les voeux de toute l'Italie...

CORIOLAN.

680 Quels voeux ! Si leur succès me coûte Virgilie ?
Quel triomphe ? Crois-tu que la pompe d'un jour
Éblouisse des yeux éclairés par l'amour ?
Que de frêles lauriers qu'un vain peuple m'apprête,
Puissent guérir mon coeur en couronnant ma tête ?
685 C'est tarder trop longtemps. Nous la laissons partir,
Albin : mais sans me voir peut-elle y consentir ?
Éloigné de son coeur croit-elle que je vive ?
Suis-moi...

ALBIN.

Quoi, vous voulez la voir encor captive ?
La remettre au pouvoir...

CORIOLAN.

Non, je veux seulement
690 Lui dire que je vais expirer en l'aimant,
Mes soins pour l'attendrir peut-être auront des charmes,
Hélas, sans m'émouvoir j'ai vu couler ses larmes !
J'ai sur son triste cœur par des coups inhumains,
Fait l'essai des rigueurs que j'apprête aux Romains.
695 Elle est de ma fureur la première victime.
Courons à ses genoux réparer notre crime.
Viens, cher Albin...

SCÈNE V.

Coriolan, Aufide, Albin.

CORIOLAN.

Seigneur, on m'enlève à mes yeux,
On m'arrache l'objet... que vous aimez le mieux !

AUFIDE.

Seigneur, on m'avait dit...

CORIOLAN.

Camille la renvoie :
700 Pour vous la conserver il n'est plus qu'une voie,
Qu'un moment.

AUFIDE.

Je croyais...

CORIOLAN.

Ah n'y consentez pas.
Voyez Camille : moi je marche sur ses pas :
Et vais pour l'arrêter mettre tout en usage.

AUFIDE.

Que vois-je ? Quelle ardeur paraît sur son visage ?
705 Je tremble, je frémis. Ô Ciel ! Pourrait-il bien
Avoir pris de l'amour en secondant le mien ?
Je crains tout de son cœur ; des yeux de Valérie ;
De mon malheur. Non, non, son âme est trop unie
À l'objet qu'il aimait avant qu'il fut à nous.
710 Mais aime-t-on jamais sans devenir jaloux ?
Je le suis : à moi-même en vain je le déguise ;
Laissons-lui sans obstacle achever l'entreprise.
S'il aime, et que l'amour l'oblige à l'arrêter,
Il aura plus de peine à me la disputer.
715 Appuyons nos desseins des avis de Camille.
Avis peut-être faux ! Appui trop inutile !
Que je crains, justes Dieux, en cet instant fatal,

De perdre une maîtresse en trouvant un rival !

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Coriolan, Virgilie, Albin.

CORIOLAN.

Ne me répliquez point, je sais où je m'engage.
720 Allez avec ma garde occuper le passage.
Laissez-moi : je veux être un moment sans témoins.
Qu'aucun n'approche. Allez, Albin, je vous rejoins.
Madame, si jamais nos fortunes égales...

VIRGILIE.

Ah ! Seigneur, m'arracher du milieu des Vestales ?
725 Venir sur ces chemins à mon passage ouverts,
Vous-même de vos mains me recharger de fers ?
Me ramener encor sous ces fatales tentes,
Où j'ai tant répandu de larmes impuissantes...

CORIOLAN.

Dites plus : ou propice à des peuples ingrats,
730 Vous avez sans pitié conjuré mon trépas.
Entre Camille et vous ma perte est résolue :
Vous fuyez ; et pour fuir vous évitez ma vue.
Quand les cruels Romains m'arrachaient de vos bras,
Ah ! Virgilie, alors vous ne l'évitiez pas !
735 Vous vouliez malgré moi vous unir à ma peine :
Et du haut de ces murs d'où me chassait leur haine,
Contrainte d'y languir sous leur injuste loi,
Vos regards enflammés s'élançaient après moi.
Aujourd'hui je vous cherche au milieu de cent autres :
740 Je vous trouve : et mes yeux ne trouvent point les vôtres.
Vous fuyez leur rencontre. Étrange changement :
Craignez-vous que malgré votre ressentiment,
Je n'y surprenne encore un reste de tendresse ?
Car enfin je connais le remords qui vous presse :
745 Et pour m'abandonner sans regret, sans effroi,
Vous vous souvenez trop que vous êtes à moi.

VIRGILIE.

Moi que je sois à vous ? Qu'aucun serment me lie...

CORIO LAN.

À qui donc êtes-vous, cruelle Virgilie ?

VIRGILIE.

Je suis à ce héros des Romains protecteur,
750 Qui parmi les encens d'un peuple adorateur,
Revenait triomphant des murs de Coriole
Enchaîner la victoire au pied du Capitole.
Je suis à ce héros donc les premiers exploits
Aux Volques indomptés imposèrent des lois ;
755 Et qui de leurs lauriers environnant sa tête,
Couronna son vrai nom du nom de sa conquête.
Est-ce vous ? Non, Seigneur, Coriolan n'est plus :
Et je ne vois en vous que l'ingrat Martius.
Gardez ce nom. Le Volque en sera plus docile :
760 Vous l'avez dû reprendre en saveur de Camille.
Coriolan pour eux est un nom trop fatal ;
Et leur vainqueur enfin n'est point leur général.
Cependant par la gloire à l'hymen entraînée,
C'est à Coriolan que je me suis donnée ;
765 Et je me donne encore à quiconque après lui
Méritera ce nom, qu'il dément aujourd'hui.

CORIO LAN.

Eh Madame, que sert d'affecter ce mystère ?
Sans mériter ce nom, Aufide a su vous plaire.
Volque, amant de deux jours, ennemi des Romains,
770 Ces titres n'ont pas même attiré vos dédains.
Vous me le préférez.

VIRGILIE.

Je le devrais peut-être :
Mais ma pitié pour vous veut bien encor paraître.
Mon hymen en ces lieux bravant votre rigueur,
Vous coûterait au moins quelque feinte douleur.
775 Je ne veux point tenir vos vœux dans la contrainte ;
Ni vous voir malheureux non pas même par feinte.
Je ne pourrais cacher mes déplaisirs secrets ;
Et vous entendriez mes soupirs de trop près.
En l'état où je suis si quelqu'un doit me plaire,
780 C'est parmi nos Romains accablés de misère.
Leur tort plus que le vôtre est à mon sort égal :
Et c'est là que je vais vous chercher un rival.
Portez où vous voudrez le vol que vous me faites :
Ignorez qui je suis : oubliez qui vous êtes,
785 Vos devoirs, votre sang, votre nom, vos exploits :
Et me bravez enfin pour la dernière fois.

CORIO LAN.

Oui, de ces vains exploits j'ai perdu la mémoire.
J'ai démenti mon sang, j'ai négligé ma gloire.
Non plus Coriolan, ni même Martius ;
790 Sous ces noms étrangers on ne me connaît plus.

Votre amant. Ce nom seul me sait assez connaître :
C'est tout ce que je suis : tout ce que je veux être :
Tout ce que m'a laissé l'implacable courroux
De ceux qui m'ont ravi le nom de votre époux :
795 Et tout ce qu'en ces lieux mendiant un asile,
J'ai porté sans effroi jusqu'aux yeux de Camille.
Ah ? je n'aurais point cru pour preuve de ma foi,
Qu'il me fallut ramper sous une indigne loi ;
Et d'un peuple insolent adorer le caprice.
800 Je me flattais, sans doute avec quelque justice,
Que pour éterniser le bonheur de mes jours,
Il suffisait pour moi de vous aimer toujours.
Je l'ai fait. Tout l'éclat d'une grandeur nouvelle
N'a combattu qu'en vain mon coeur toujours fidèle :
805 Camille et ses bienfaits n'ont pu tenter ma foi.

VIRGILIE.

Eh si vous le pouvez, persuadez le moi.
Assurez-moi qu'un coeur qui me doit tout son zèle,
Si rigoureux pour moi n'est point tendre pour elle.

CORIOLAN.

Pour elle ? Moi.

VIRGILIE.

Qui donc vous a mis à la main
810 Ces armes que je vois fumer du sang Romain ?
Non non, pour m'abuser l'effort est inutile.
Dans tout ce que je vois je reconnais Camille ;
Et puisqu'il ne faut rien déguiser avec vous,
Son amour vous prescrit cet injuste courroux.
815 Obéissez, aimez, et selon son envie,
Après mon triste amour immolez-lui ma vie.

CORIOLAN.

Les traîtres ! Les cruels ! Enfin j'ouvre les yeux :
Je vois que l'on m'impose un amour odieux.
Je connais les auteurs de ce noir artifice :
820 Mais ce nouveau forfait hâtera leur supplice.
J'y cours. Lâches Romains, vous paierez dès ce jour
Le tort que votre haine a fait à mon amour.

VIRGILIE.

Quoi ? Seigneur, croyez-vous...

CORIOLAN.

Je sais ce qu'il faut croire,
Camille aurait sur vous remporté la victoire ?
825 Et pour vous de ma foi les Volques trop certains
Vous l'auraient dit ? Non non, ce coup part des Romains.
Avouez-le : et voyez jusqu'où va leur furie :
C'est peu d'être banni du sein de ma Patrie,
Les perfides, partout jaloux de mon bonheur
830 Me veulent donc encor bannir de votre coeur ?
Et vous, Madame, et vous de leur dessein complice,

D'une indigne pitié flattant leur injustice,
Et contre votre amant révoltant vos douleurs,
Vous venez dans son camp l'accabler de vos pleurs.

VIRGILIE.

835 Je le vois, vous m'aimez.

CORIOLAN.

Ils le verront, Madame,
Et leur sang répandu justifiera ma flamme.

VIRGILIE.

Ah ! Justifiez-la par un plus noble effort.
Je crois tout. Croyez moins cet aveugle transport.
Si vous vous offensez d'un soupçon téméraire,
840 Mon triste coeur doit seul sentir votre colère.
Rome de ce soupçon ne l'a point alarmé :
Dans ses chagrins jaloux lui seul se l'est formé.
Hélas ! que de son crime il souffre bien la peine !
Pour toucher votre coeur ma tendresse est donc vaine,
845 Seigneur ? Mais cependant vous vous souvenez bien
Qu'il vous a peu coûté pour triompher du mien :
Que de faibles soupirs surent vos seules armes :
Que Rome à ses soupirs ne joignit point ses larmes :
Qu'on ne vit point les Dieux à mes genoux...

CORIOLAN.

Eh quoi
850 Toujours excuser Rome, et n'accuser que moi ?
Non, votre amour au mien n'a point fait cet outrage :
De nos persécuteurs je reconnais la rage.

SCÈNE II.

Coriolan, Virgilie, Albin.

ALBIN.

SEigneur, Camille vient. Un gros de ses soldats
Avec empressement s'avance sur ses pas.

VIRGILIE.

855 Quoi ? De ma liberté s'est-elle repentie ?

CORIOLAN.

Non, non, vous êtes libre, ou je perdrai la vie :
Je cours au devant d'eux, ne craignez rien. Albin,
Conduisez vos soldats par un autre chemin.
Je vous suivrai de près. Avant que le jour cesse,
860 Les Romains connaîtront jusqu'où va ma tendresse :
Et lors que dans leur sang mon bras aura vengé
Mon amour tant de fois lâchement outragé ;
Vous choisirez, Madame, ou ma mort ou ma vie ;
Et dans mon propre sang lavant leur calomnie

865 Comme victime au moins si ce n'est comme époux
Je convaincrâi vos yeux que je n'aime que vous.

VIRGILIE.

Oui, vous n'aimez que moi ; j'en suis trop convaincue.

CORIOUAN.

Voici Camille, allez, cachez-vous à sa vue.

SCÈNE III.

Coriolan, Camille.

CORIOUAN.

870 C'est assez différé, Madame, vengeons-nous :
N'opposons plus à Rome un impuissant courroux.
Il faut qu'un prompt assaut...

CAMILLE.

Quelle ardeur vous enflamme
Seigneur ? Vous qui venez...

CORIOUAN.

875 Je vois que l'on a pu mal juger de ma foi ;
Que vous avez sujet de vous plaindre de moi.
J'ai voulu malgré vous parler à Valérie.
Il est vrai ; mais enfin, Madame, elle est partie,
Ses larmes sur mon cœur ont été sans pouvoir ;
Et vous me reverrez fidèle à mon devoir
880 Les armes à la main suivre à l'instant ses traces,
Et porter aux Romains l'effet de nos menaces.

CAMILLE.

885 Nous n'attendons rien moins d'un bras toujours vainqueur,
Mais enfin à mon tour je lis dans votre cœur.
Je vois que Valérie aigrit votre colère
Par l'espoir qu'elle donne à l'amour de mon frère ;
Qu'un pareil intérêt...

CORIOUAN.

Eh du moins pour un jour
Songeons à la victoire et laissons-là l'amour.

CAMILLE.

890 Oui, mais avec l'amour laissons aussi la feinte.
C'est pour une grande âme une lâche contrainte :
Et je n'aurais pas cru qu'un héros tel que vous,
D'un secours si honteux dut s'armer contre nous.

CORIOLAN.

Moi feindre ? Moi couvrir d'un indigne artifice.

CAMILLE.

Vous, Seigneur, écoutez : et faites-vous justice.
Je vous ai vu couvert du sang de nos soldats,
Menacer de vos fers et nous et nos États.
895 Je vous ai vu depuis banni de votre ville,
Venir dans mon Palais mendier un asile.
Votre mérite était un outrage pour nous :
Et jusqu'à votre nom tout parlait contre vous ;
Cependant de quel oeil vis-je votre misère ?
900 Je vous fis partager le pouvoir de mon frère :
Contre ses intérêts je devins votre appui :
Et l'armée est à vous si le peuple est à lui.
Voilà, s'il vous en reste encor quelque mémoire ;
Ce que me fit oser le soin de votre gloire.
905 Pour l'amour, vous savez qu'en arrivant chez nous,
L'éclat de vos vertus m'en inspira pour vous.
Je ne m'en défends pas. Vous m'ouvrites votre âme
Vous ne cachâtes point votre première flamme.
Je la vis : et j'aimai cette sincérité
910 Plus que je n'aurais fait votre infidélité.
Bien plus. De cet aveu mon amour vous tint compte
Il en devint plus fort. Peut-être est-ce à ma honte
Mais si je n'obtiens pas le don de votre foi,
C'est à vous d'en rougir, ingrat, non pas à moi.
915 A vous, qui maintenant à vous-même contraire,
Démentant par la feinte une vertu sincère,
Après mille serments, et publics, et secrets,
Osez de ma captive adorer les attraits.

CORIOLAN.

Oui, si je puis brûler d'une flamme nouvelle
920 Vous devez m'en punir, la feinte est criminelle :
Mais si mon seul malheur m'expose à vos soupçons...

CAMILLE.

En vain pour m'abuser vous cherchez des raisons.
Si l'astre rigoureux sous qui je suis formée,
M'a caché jusqu'ici comment on est aimée.
925 Je sais du moins, je sais par mes propres combats
Ce qu'on sait quand on aime, et quand on n'aime pas
Si de vos premiers feux vous aviez à vous plaindre
C'était en ma saveur qu'il fallait les éteindre.
Votre inconstance eut eu mille raisons d'État :
930 Et vous seriez perfide au moins sans être ingrat.

CORIOLAN.

Ah ! Je ne le suis point. Que le Ciel me punisse,
Que Volques et Romains s'arment pour mon supplice,
Si pour votre captive aucuns empressements
Ont pu changer...

CAMILLE.

Allez, j'en croirai vos serments
935 Quand je ne croirai plus mes yeux, ceux de l'armée,
Que votre lâcheté n'a que trop alarmée,
Les vôtres même. À tous vous nous manquez de foi,
Aux Volques, à mon frère, à Virgilie, à moi :
Vous nous trahissez tous. Mais votre perfidie
940 Se fait trop d'ennemis pour n'être pas punie :
Plus que notre courroux craignez celui des Dieux.

CORIOLAN.

Eh bien, Madame, aux yeux de l'armée, à vos yeux,
À ceux de Rome, enfin de toute l'Italie
Je cours justifier ma flamme à Virgilie.
945 Et de ce même fer, dont votre inimitié
M'aura fait des Romains immoler la moitié ;
Je la disputerai contre la violence
De ceux qui par leur fourbe ont noirci ma constance,
Fussent-ils avec moi plus unis d'intérêt
950 Que vous ne l'êtes même, et qu'Auside ne l'est.
Vous verrez si j'ai droit de parler de la sorte,
Et connaîtrez quel est l'amour qui me transporte.
Adieu.

SCÈNE IV.

Coriolan, Camille, Albin.

ALBIN.

Seigneur.

CORIOLAN.

Albin, que vois-je ?

ALBIN.

On vous trahit.

CORIOLAN.

Moi.

ALBIN.

Ce n'est plus à vous que l'armée obéit.
955 Les Volques mutinés enlèvent Valérie.

CORIOLAN.

Ils l'enlèvent ? Elle est en proie à leur surie ?
Tu n'as pu l'empêcher... Madame, je le vois ;
Un si lâche attentat ne regarde que moi :
C'est moi que l'on veut perdre. Achève.

ALBIN.

Les Captives

960 À peine encor du Tibre avaient atteint les rives,
Quand ceux que pour escorte on leur avaient donnés,
Ont pris pour nous tromper des chemins détournés,
Et bravant de mes gens les forces inégales,
Ont saisi Valérie au milieu des Vestales.

CORIO LAN.

965 Mais où l'emmènent-ils, ces Volques inhumains ?
Où vont-ils ? Je saurai l'arracher de leurs mains :
Dussai-je pour punir une telle insolence
Jusques sur votre frère étendre ma vengeance :
Dut la barbare main qui me porte ces coups...
970 Ah ! Je lis dans vos yeux, Madame, que c'est vous.

CAMILLE.

Vous dites vrai, c'est moi. La feinte est inutile.
J'ai tout fait. Commencez à redouter Camille ;
Ou plutôt soutenez encor si vous l'osez,
Qu'après ce que je vois mes yeux sont abusés.
975 Désavouez l'amour que vous avez pour elle.
Pour Virgilie encor vantez-moi votre zèle.
J'ai de quoi vous convaincre, et venger mes bienfaits
Des mépris outrageants que vous en avez faits.
Mais regardez en moi Camille et Virgilie :
980 Nos maux ne vous en sont qu'une même ennemie.
Voyez dans mes regards éclater son courroux,
Et dans ce que je sais reconnaissez ses coups.

CORIO LAN.

Eh bien, j'avouerai tout, quoique je puisse craindre.
J'aime votre captive, il n'est plus temps de feindre.
985 Et s'il faut achever de vous ouvrir les yeux,
Cette même captive est Virgilie.

CAMILLE.

Ô Dieux !

Qu'entends-je ?

CORIO LAN.

Voyez bien ce que vous devez faire,
Consultez à loisir l'amour et la colère.
Mais, Madame, surtout pesez plus d'une fois
990 Ce que vous me devez, et ce que je vous dois :
Et quoique vous sachiez pour m'ôter Virgilie,
Songez qu'auparavant il faut m'ôter la vie.

SCÈNE V.
Camille, Sabine.

CAMILLE.

Ainsi pour ton amour tout espoir est perdu,
Camille ? Mais hélas ! Ai-je bien entendu ?
995 Quoi ? cette Valérie à mon repos fatale,
Captive, dans mes Fers, était donc ma rivale ?
Ici sous un faux nom elle cachait le sien ?
Elle m'ouvrait son coeur, pour lire dans le mien ?
Me trompait, me jouait ? Mais voyant ses alarmes
1000 Ne la devais-je pas reconnaître à ses larmes ?
Aveugle, je nommais un zèle officieux
L'amour que je voyais éclater dans ses yeux.
De quelle folle erreur étais-je prévenue ?
Quoi ! J'ai vu Virilie et ne l'ai point connue ?
1005 Et son amour a pu pendant nos entretiens
Paraître dans ses yeux, et se cacher aux miens ?
Vaines reflexions ! Que sais-je ? Je m'oublie.
L'ingrat Coriolan court après Virilie ;
Et ce vain désespoir que je sais éclater,
1010 Lui laisse des moments dont il sait profiter.
Courons, chère Sabine, allons trouver mon frère,
Consultons avec lui ce que nous devons faire.
Faisons pour rétablir notre espoir abattu...
Tout ce qu'à mon amour permettra ma vertu.

ACTE IV

SCÈNE PREMIERE.

Aufide, Camille.

AUFIDE.

1015 OÛy, ma soeur, je vous dois et l'honneur et la vie.
Je perdais l'un et l'autre en perdant Virgilie.
Sous l'erreur de son nom vous l'éloigniez de nous.
Elle allait se choisir à Rome un autre époux :
Et d'un frivole espoir ma tendresse nourrie,
1020 N'eut attendu qu'en vain l'ombre de Valérie.

CAMILLE.

Vous ne me devez rien. C'est l'effet du hasard.
Je me servais moi seule empêchant son départ.
Je croyais que l'ingrat adorait ma captive ;
Que sa première ardeur me paraissait moins vive ;
1025 Mais qu'en vain j'arrachais Virgilie à ses vœux,
Puisqu'il tenait ici par de plus tendres noeuds.
Ainsi pour me venger avec plus d'assurance,
Sur ce nouvel objet j'ai fixé ma vengeance :
Au point de son départ je l'ai fait arrêter.
1030 Ô Ciel ! De quel plaisir osai-je me flatter !
Je touchais au moment où j'aurais pu sans crime
À mon amour séduire immoler sa victime :
Convaincre mon amant d'une infidélité :
Et par honte ou par crainte abattre sa fierté.
1035 Hélas ! Dans ma captive il cachait Virgilie.
Il veut qu'on la lui rende, il s'empporte, il s'oublie,
Il menace, et toujours mon amour outragé...

AUFIDE.

Ne vous repentez pas de m'avoir obligé,
Ma soeur. Votre fortune à la mienne est égale.
1040 L'Hymen va dans mes bras jeter votre rivale :
Et vous verrez bientôt Coriolan confus
Briguer votre tendresse, et craindre vos refus.
Je ne m'abuse point. J'ai revu Virgilie :
J'ai peint Rome à ses yeux dans Rome ensevelie,
1045 Ses maux, les miens, j'ai mis paix et guerre à ses choix,
Pourvu qu'elle voulut me souffrir sous ses lois.
Elle m'y souffre : enfin mes offres l'ont touchée :

Hasarder : S'exposer à, braver. [L]

À son cruel amant je l'ai presque arrachée.
Elle ne peut souffrir son endurcissement.
1050 J'ai promis : elle attend l'effet de mon serment.
Quoique de quelques chefs Coriolan dispose,
Vous pouvez tout, ma soeur, hasardez quelque chose
Inspirez aux soldats le désir d'un repos,
Qui leur doit assurer le fruit de leurs travaux.

CAMILLE.

1055 Partons. Il n'est soldat, ni chef qui ne nous suive :
Mais vous tenez-vous sûr du coeur de ma captive ?
Et si de vos progrès Coriolan jaloux
Prenait pour les Romains des sentiments plus doux,
Croyez-vous que ce coeur charmé de vos promesses,
1060 Ne rallumerait point ses premières tendresses ?
Et qu'en ses premiers fers n'osant se rengager...

AUFIDE.

Ah que mon rival change. Est-il temps de changer ?
Quoi ? Vous croyez qu'après des beaux yeux qu'il irrite,
Un changement forcé lui tint lieu de mérite ?
1065 Non, sans doute, ils feront justice à mon amour ;
Et pour Coriolan seront fiers à leur tour.
Mais il a pour changer l'âme trop inflexible.
Ou d'abord ou jamais il ne devient sensible.
Il vient à moi. Je vais d'une nouvelle ardeur
1070 Contre les assiégés réveiller sa fureur.
Allez ; et du succès soyez moins alarmée.

CAMILLE.

Répondez-moi de lui : je répons de l'armée.

SCÈNE II.
Coriolan, Aufide.

AUFIDE.

Voici l'heure fatale, où vous aviez promis
Que le Romain au Volque enfin serait soumis.
1075 Quand voulez-vous, Seigneur, répondre à notre attente ?

CORIOLAN.

Dès que je reverrai l'armée obéissante ;
Et que ceux qui l'ont mise autrefois sous ma loi,
Cesseront d'employer ses forces contre moi.

AUFIDE.

1080 Les Volques qui sous vous ont tant acquis de gloire,
Auraient-ils pu sitôt en perdre la mémoire ?

CORIOLAN.

Eux et vous perdez-la, Seigneur, je le permets.
Je sais en obligeant oublier mes bienfaits :

Mais je sais encor mieux à quoi l'honneur m'engage ;
Et je ne sus jamais oublier un outrage.
1085 Si pour tous mes travaux je n'attends aucun prix,
Apprenez que j'attends encor moins vos mépris.

AUFIDE.

Nos mépris ? est-ce moi, Seigneur, qui vous méprise ?
Moi qui pour vous venger soutiens cette entreprise ?
Qui vous associant à ma gloire, à mon rang,
1090 Pour vous de mes soldats prodigue ici le sang,
Et qui maître absolu de la beauté que j'aime,
N'ai pour toucher son coeur eu recours qu'à vous-même ?

CORIOLAN.

Et si de votre amour j'étais le seul soutien,
Pourquoi donc avez-vous désespéré le mien ?
1095 Fallait-il par l'excès d'une rigueur nouvelle,
Me rendre des Romains la haine moins cruelle ?
S'ils ont jusqu'à ce jour persécuté mes feux,
Vous m'êtes plus contraire et plus barbare qu'eux.
Leurs coups tombant sur moi respectaient Virgilie.
1100 En me chassant de Rome ils ne l'ont point bannie :
Mais vous Tyran d'un coeur qui m'a donné sa foi,
Vous n'assassinez qu'elle et n'épargnez que moi.
C'est elle qu'on bannit : elle que l'on m'arrache.
Je la suivrai, Seigneur, je veux bien qu'on le sache.

AUFIDE.

1105 Et moi, Seigneur, dut-il m'en coûter un forfait,
Je maintiendrai le don que vous m'en avez fait.
Elle est à moi. Songez à me tenir parole.

CORIOLAN.

Ah ! Ne vous flattez point de cet espoir frivole.
Valérie est à vous : Virgilie est à moi.
1110 J'ai promis de ranger l'une sous votre loi :
Vous de favoriser ma passion pour l'autre :
Je tiendrai ma parole : et vous, tenez la vôtre.
Si leurs noms par hasard ont été confondus,
Leurs droits ne le sont point, ou ne le seront plus :
1115 Et si de ce hasard on soutient le caprice ;
Par raison ou par force on m'en sera justice.

AUFIDE.

Non, la feinte n'est point l'ouvrage du hasard.
À ces noms confondus vous aviez trop de part.
Dés que de ces deux noms l'erreur vous fut connue,
1120 Vous deviez détromper une âme prévenue,
Qui faiblement encor captive en ses liens,
Par respect pour vos feux aurait éteint les siens.
Mais que vous ayiez pu dans un cruel silence,
Pour me désespérer nourrir mon espérance ;
1125 M'abuser sous l'appas d'une feinte amitié :
Trahir enfin, trahir sans honte et sans pitié
Un coeur pour son malheur trop sincère et trop tendre,
C'est ce que d'un héros je ne saurais comprendre ;

1130 À moins que par l'espoir d'un indigne repos,
Le Romain n'ait en vous affaibli le héros.

CORIOLAN.

Toujours Rome, et toujours la même défiance
Nourrira dans ce camp la désobéissance ?
Et l'on redoublera ces injustes éclats,
Pour tenter contre moi la foi de nos soldats ?
1135 Seigneur, j'ai promis Rome : et dès ce jour peut-être
Si je suis maître ici, je vous en serai maître.
J'y vole : mais avant que de sortir d'ici,
Du sort de Virgilie il faut être éclairci.
Je veux la voir. Je veux qu'en rival magnanime
1140 Tâchant par vos respects de gagner son estime,
Vous la laissiez en paix disposer de son coeur
Pour celui...

AUFIDE.

C'en est sait ; vous la verrez, Seigneur.
Je vous en donne ici ma parole pour gage :
Mais voyez bien à quoi la vôtre vous engage.
1145 Je consens qu'elle soit arbitre entre nous deux ;
Qu'elle fasse elle-même un choix selon ses vœux.
Je vous promets de plus que sans me plaindre d'elle,
J'en subirai la loi favorable ou cruelle ;
Vous de même ; et tous deux réunis pour jamais,
1150 Amis non plus rivaux...

CORIOLAN.

Oui, je vous le promets.
Accordez-moi sa vue, et je tiens ma promesse,
Dussai-je à ses dédains exposer ma tendresse.
Pourvu que vous laissiez le choix en son pouvoir,
Je consens...

AUFIDE.

C'est assez, Seigneur, vous l'allez voir.

SCÈNE III.
Coriolan, Albin.

CORIOLAN.

1155 Mais, ô Ciel ! D'où lui vient cette subite joie ?
Sous quel espoir, Albin, m'ouvre-t-il cette voie ?
Pense-t-il enlever Virgilie à mes soins ?
Non non, c'est là de lui ce que je crains le moins.
Elle-même en ce lieu m'accablant de ses plaintes,
1160 Tantôt à son égard a rassuré mes craintes ;
Et si je la dois croire au sujet d'un rival,
C'est l'amour d'un Romain qui doit m'être fatal.
Cependant à le voir si plein de conscience,
Il semble avoir sur moi gagné la préférence.
1165 Il me brave, il me traite en amant négligé.

ALBIN.

Quoi ? Seigneur, Virgilie aurait-elle changé ?
Les nouvelles rigueurs qu'il exerce sur elle
Sont de faibles attraits pour faire une infidèle.
Aufide comme vous inexorable...

CORIOLAN.

1170 Quel abîme de maux se présente à mes yeux ?
Mais si dans les travaux qu'entraîne la victoire,
Las de tant de longueurs, dégoûté de la gloire,
Aufide à Virgilie avait enfin promis
De traiter désormais les Romains en amis ;
1175 Si par un tel effort Virgilie obligée
De ses premiers serments se croyait dégagée ?
Qu'elle n'eut plus pour moi que haine et que mépris ?

ALBIN.

Sans doute il obtiendrait Virgilie à ce prix.
Mais d'un pareil effort le croyez-vous capable ?
1180 Aux yeux de ses soldats se rendrait-il coupable ?
Il sait que leurs esprits sont prompts à s'alarmer.
Il sait...

CORIOLAN.

Ah ! Quand on aime, on ne sait rien qu'aimer.
Peut-être que d'Aufide ignorant les intrigues,
Aspirant à la fin de deux ans de fatigues,
1185 Ces peuples inconstants recevront de sa main
Ce qu'ils refuseraient de celle d'un Romain.
La paix qui de ma part leur tiendrait lieu d'outrage,
Sans doute leur plaira devenant son ouvrage ;
Et j'aurai la douleur de perdre en un seul jour
1190 Le fruit de la victoire et celui de l'amour ;
De me voir éloigner par la feinte d'un homme
Du coeur de Virgilie, et des remparts de Rome.

À ces deux coups, Albin, je ne puis résister.
 Mon courage succombe. Il n'en faut plus douter,
 1195 Virgilie a promis : et son âme timide
 A payé de sa foi la lâcheté d'Aufide.
 Je suis trahi. Je vois qu'on a conclu la paix.
 Les soldats m'ont fait voir moins d'ardeur que jamais.
 La jalouse Camille à mes desseins contraire,
 1200 Aura glacé leur âme en faveur de son frère.
 Aufide pour l'assaut n'excite ma fureur,
 Que pour me déguiser ma perte et son bonheur.
 Je le vois, Je le sens. Quel parti dois-je prendre ?
 À Virgilie, Albin, pourrais-je encor prétendre ?
 1205 Crois-tu qu'un coeur soumis, des yeux humiliés,
 Pussent trouver encor quelque grâce à ses piez ?
 Qu'aux soupirs des Romains mon âme enfin ouverte...
 Non, perfides Romains, j'ai juré votre perte.
 Vous périrez.

ALBIN.

Eh quoi ? Seigneur, que serez-vous,
 1210 Quand vous n'aurez contre eux qu'un impuissant courroux ?
 Quand les Volques lassés de servir votre haine,
 Vous laisseront en proie à la fureur Romaine ?
 Que pourrez-vous tout seul ?

CORIOLAN.

Qu'ils partent les ingrats :
 Qu'ils me laissent chercher de plus fidèles bras :
 1215 Qu'ils aillent adorer dans leurs villes craintives,
 De leurs nouveaux amis les dépouilles captives.
 Que craignons-nous ? Après tant de crimes commis,
 Les Romains, cher Albin, manquent-ils d'ennemis ?
 N'est-il plus de Veiens, de Toscans, de Samnites ?
 1220 Crois-tu que des Latins les forces soient détruites ?
 Donnons, donnons un chef à tant de braves coeurs.
 Mais d'où vient qu'à regret je sens couler mes pleurs ?
 Ah ! Barbare, du moins sois sensible à tes larmes.
 Tu trouveras partout des soldats et des armes,
 1225 Des coeurs pour ta vengeance ardents à s'animer :
 Mais où trouver un coeur qui veuille encor t'aimer ?
 Et vainqueur des Romains, maître de l'Italie,
 Ces noms te rendront-ils une autre Virgilie ?

ALBIN.

Non, ne la perdez pas. Les Dieux en ce moment
 1230 Vous inspirent, Seigneur, ce tendre sentiment.
 Vous pouvez d'un rival prévenir l'entreprise.
 La foi de tous les chefs vous est encor soumise.
 Faites-les avertir et leur parlez de paix :
 Vous verrez leurs désirs répondre à vos souhaits :
 1235 Et si c'est par vos soins que Rome est délivrée,
 L'espérance d'Aufide est bien mal assurée.
 Virgilie à l'instant condamnant son courroux...

CORIOLAN.

Tu me flattes en vain... mais elle vient à nous.
Albin, cours assembler tous les chefs dans ma tente,
1240 Hélas ! Que sur mon coeur Virgilie est puissante !
Et qu'avec les Romains ses yeux sont bien d'accord
À conspirer ma honte, et peut-être ma mort !

SCÈNE IV.
Coriolan, Virgilie.

VIRGILIE.

JE vous croyais, Seigneur, au pied du Capitole.
Ne m'avez-vous donné qu'une crainte frivole ?
1245 Et le soin de me voir vous sait-il négliger
Celui que vous devez avoir de vous venger ?

CORIOLAN.

Madame, je n'ai plus de victoire à poursuivre.
Mon unique devoir est de cesser de vivre ;
Et de laisser enfin au gré de vos souhaits,
1250 Vous, mon heureux rival, et les Romains en paix.

VIRGILIE.

Vous nous laisser en paix ? Mais ingrat, à quel titre
De leur sort et du mien vous faites-vous l'arbitre ?
De quel pouvoir ici pouvez-vous vous flatter ?
Non, vous n'êtes puissant qu'à nous persécuter.
1255 J'ai trouvé des amis d'un zèle plus sincère,
Qui sont en ma faveur ce que vous n'osiez faire.
Il n'est plus temps pour vous d'oser me secourir.

CORIOLAN.

Eh bien, Madame, il est encor temps de mourir.
Je le vois, les Romains emportent la victoire.
1260 L'amour de mon rival vous a vendu sa gloire.
Votre coeur est à lui.

VIRGILIE.

Non, je n'ai rien promis :
Mais la simple douceur d'un peu d'espoir permis,
Sur tous ses sentiments me rend plus souveraine,
Que mon fidèle amour ne l'est sur votre haine.
1265 Cependant je n'ai point sur lui depuis trois ans,
Mille droits que sur vous m'ont acquis vos serments.
Un seul de mes regards lui tient lieu de parole.
Rougissez en cruel, tandis que je m'immole ;
Et que j'ensevelis l'amour que j'ai pour vous,
1270 Dans l'éternelle horreur d'aimer un autre époux.

CORIO LAN.

Ah ! Si nulle pitié pour mes maux ne vous reste ;
Au moins épargnez-vous un destin si funeste.
N'exposez point ainsi le repos de vos jours.

VIRGILIE.

J'aurai dans mes chagrins la gloire pour secours.
1275 Cherchez à votre gré le repos de la vie,
Je verrai dans mes maux vos plaisirs sans envie.
Que m'importe des jours heureux ou malheureux ?
Sauver Rome, Seigneur, est tout ce que je veux.

CORIO LAN.

Sauvez-la. Je sou mets à vos pieds ma vengeance.
1280 Pour ce courroux éteint ayez quelque indulgence.
Voyez-moi tel que Rome était à mes genoux.
Sauvez-la : mais qu'au moins je la sauve avec vous,
N'allez point emprunter une main étrangère,
Pour réparer les maux que la mienne a pu faire.
1285 C'est à moi de briser les fers que j'ai forgés ;
De venger vos appas que j'ai seul outragés
Il est vrai que mon âme à son crime attachée,
D'un repentir moins lent devait être touchée :
Mais si celui d'Aufide a prévenu le mien,
1290 De combien mon amour précède-t-il le sien ?
Avant lui, j'ai trois ans d'amour et d'espérance :
J'ai sur tous mes rivaux trois ans de préférence :
J'ai dans cet instant même où j'attends le trépas,
Votre coeur qui pour moi soupire encor tout bas.
1295 J'ai pour moi les témoins de ces tendres alarmes,
Vos soupirs, vos regards, ces vertueuses larmes
Que sur un criminel vos yeux laissent tomber,
Et que tous vos dédains n'ont pu me dérober.
Croyez-en ces témoins, Charmante Virgilie ;
1300 Et ne me perdez pas pour sauver ma patrie.
Loin de vous imposer cette barbare loi,
Laissez agir l'amour qui vous parle pour moi ;
Ou si votre devoir à ma mort vous engage,
Condamnez-moi de grâce avec plus de courage,
1305 Cachez-moi...

VIRGILIE.

Je ne puis : et malgré mon courroux,
Coriolan, je sens que mon coeur est pour vous.
Levez-vous, je vous rends...

CORIO LAN.

Ô Ciel ? Mais quoi ? Madame,
Suspendez-vous encor le bonheur de mon âme ?
Vous vous taisez au point que je me crois vainqueur ?
1310 Qu'il semble qu'à mes voeux vous rendiez votre coeur ?
Cette flatteuse ardeur aussitôt ralentie...

VIRGILIE.

Mais si je vous le rends c'est fait de votre vie.
Seigneur, votre rival a conçu quelque espoir.
Je le vois, je le souffre, il doit partir ce soir,
1315 Il en attend le prix ; c'est mon coeur qu'il demande :
Je vous le rends. À quoi faut-il que je m'attende ?
De quel oeil verra-t-il votre amour couronné,
Lui ravir ce qu'au sien il croyait destiné ?

CORIOLAN.

Ah ! L'amour saura bien conserver ses conquêtes :
1320 Et je redoute peu de pareilles tempêtes.

VIRGILIE.

Craignez tout d'un rival et puissant et jaloux ;
Tandis que vous serez présent à son courroux.
Si vous voulez mon coeur, mettez en assurance
Ce don que mon amour fait à votre constance.
1325 Partez avant la nuit, Seigneur. Dès ce moment
Emportez mon amour et sauvez mon amant.
Allez à Rome.

CORIOLAN.

Moi, Madame, que je fuie ?
Que j'assure en fuyant le repos de ma vie ?
Quel forfait, quelle honte exigez-vous de moi ?

VIRGILIE.

1330 N'importe, mon amour vous prescrit cette loi.
L'amour change en vertus les crimes qu'il ordonne.

CORIOLAN.

Mais l'amour permet-il que je vous abandonne ?
Que pour ma sûreté, pour celle du Romain,
Je vous laisse au pouvoir d'un rival inhumain ?
1335 Non, si j'immole tout au soin de ma Patrie,
N'attendez pas encor que je vous sacrifie.
Si je vous laisse ici, concevez la rigueur
Qu'exerceront sur vous et le frère et la soeur.
Pour vous persécuter tout sera légitime.
1340 Seule de leurs fureurs vous serez la victime.
Et moi loin du péril j'attendrai plein d'effroi
Le succès des combats que vous rendrez pour moi ?
Vous voulez me bannir dans ces tristes murailles,
Où j'irais loin de vous pleurer vos funérailles ?
1345 Non non, Rome sans vous est pour moi sans appas,
Mon exil est partout où je ne vous vois pas.
Deux ans d'absence, hélas ! devraient bien nous suffire,
Quel supplice nouveau me voulez-vous prescrire ?
Et pourquoi vous venger par tant de cruautés,
1350 Des soupirs et des pleurs que je vous ai coûtés ?

VIRGILIE.

Laissez-m'en donc le fruit que je puis en prétendre ;
Et ne m'obligez pas désormais d'en répandre,
Votre perte, Seigneur, est certaine en ces lieux,
Où la paix et l'amour vous rendent odieux.
1355 Au nom des Dieux, fuyez, n'en ayez point de honte.
De cette fuite un jour l'amour vous tiendra compte.
Laissez au Ciel le soin de disposer de moi ;
Et me laissez celui de vous garder ma foi.
Faites par un excès d'amour et de tendresse,
1360 Pour affranchir mon coeur du chagrin qui le presse,
Pour préserver vos jours d'un indigne trépas,
Tout ce que vous seriez, si vous ne m'aimiez pas.

CORIOLAN.

Oui, je voudrais partir, aimable Virgilie ;
Mais à trop de périls j'expose votre vie.
1365 J'ai beau tourner vers Rome et mes pas et mes yeux ;
Je ne puis m'éloigner de ces funestes lieux.
Que vous dirai-je enfin ? Une force cruelle
Quand je veux vous quitter malgré moi me rappelle ;
Mon coeur dans ses désirs chancelant et confus
1370 Me dit que si je pars, je ne vous verrai plus.
Il ne sera point dit que je vous abandonne.
Vous m'en pressez en vain, c'en est fait.

VIRGILIE.

Je l'ordonne,
Coriolan, partez ; ou pour sauver vos jours,
Il me faudra d'Aufide emprunter le secours ;
1375 Et peut-être à vos yeux... si vous m'aimez de grâce,
Dérobez notre amour au sort qui le menace.
Contre votre rival fortifiez mes voeux :
Et détournez un coup qui nous perdrait tous deux.
Adieu.

CORIOLAN.

Vous me fuyez ? Mais que viens-je d'entendre ?
1380 Quel adieu ? Comment faire ? À qui dois-je me rendre ?
Pour en délibérer je n'ai plus qu'un moment.
Ciel, soutiens le Romain, et protège l'amant.

ACTE V

SCÈNE PREMIERE.

Aufide, Virgilie.

AUFIDE.

Enfin l'amour l'emporte, et Rome est hors de crainte :
Nous lui donnons la paix sans retour et sans feinte.
1385 Les chefs et les soldats ont goûté mes raisons.
Vous commandez, Madame, et nous obéissons.
C'est à vous maintenant de couronner mon zèle,
De seconder les vœux de ce peuple fidèle,
Et dans ce même Camp m'engageant votre foi...

VIRGILIE.

1390 Mais la vôtre, Seigneur, est-elle bien à moi ?
Gardez-vous vos serments ? Pourquoi vois-je l'armée
D'une fureur nouvelle à l'assaut animée ?
Pourquoi ces feux brillants autour de nos remparts ?
Ce désordre, ces cris poussés de toutes parts ?
1395 De votre amour, Seigneur, c'est là le premier gage ;
Et sur cette assurance on veut que je m'engage ?

AUFIDE.

Non, n'appréhendez rien de ce trouble imprévu :
Coriolan lui-même et ma soeur l'ont ému.

VIRGILIE.

Coriolan ?

AUFIDE.

1400 Quoi donc ? Ignorez-vous sa suite,
Et l'état déplorable où ma soeur est réduite ?
De vos bontés pour moi Coriolan surpris,
Honteux de devenir l'objet de vos mépris,
Sans espoir de trouver ailleurs un autre asile,
Suivi de quelques chefs s'est sauvé dans la ville.
1405 En se sauvant, lui-même en a semé le bruit.
Camille a vu par là tout son espoir détruit,
Et d'un ardent dépit aussitôt enflammée
Sur ses pas vers vos murs faisant marcher l'armée,
Elle croit par la peur forcer vos citoyens

1410 À lui rendre l'ingrat qui sort de ses liens.
Quoi qu'il arrive enfin la paix est résolue.

VIRGILIE.

Et qui me répondra de votre retenue ?

AUFIDE.

Moi, Madame, qui viens mourir à vos genoux ;
Si vous croyez mon coeur complice de leurs coups.
1415 Moi, qui viens de leur soi me livrer pour otage ;
Et que peut après tout exécuter leur rage ?
Mon rival fugitif leur dérobe son bras,
Le mien n'obéit plus qu'à vos divins appas.

VIRGILIE.

Et que me sert qu'enfin le vôtre m'obéisse,
1420 Si ce peuple toujours sujet à son caprice
Aux lois que vous donnez paraît si peu soumis,
Qu'à vos yeux il insulte à vos nouveaux amis.
Faites-vous obéir. Qu'on mette bas les armes :
Qu'on tarisse à jamais la source de mes larmes :
1425 Qu'on parte. Jusques-là qu'exigez-vous de moi ?
Avez-vous quelque droit de prétendre à ma soi ?
Esclave d'une soeur vous me parlez en maître ?

AUFIDE.

Madame, on m'obéit : je le serai connaître.
La nuit s'avance : avant le retour du soleil,
1430 Vous reverrez mon camp dans un autre appareil.
Rome n'aura de nous aucun sujet de crainte.
Mais, Virgilie, au moins voyez-moi sans contrainte ?
Vos yeux me seront-ils d'éternels ennemis ?
Est-ce là cet accueil que vous m'aviez promis ?
1435 De mon rival enfin regrettez-vous la suite ?

VIRGILIE.

Non, Seigneur.

AUFIDE.

Voyez donc son indigne conduite,
Il a su malgré nous que selon vos souhaits,
Mon amour aux Romains allait donner la paix.
Sans doute qu'il prétend m'en ravir l'avantage,
1440 Qu'il veut que cette paix passe pour son ouvrage,
Et qu'il porte aux Romains, feignant de les servir,
La nouvelle d'un bien qu'il n'a pu leur ravir.
Ouvrez les yeux, Madame, et nous faites justice,
Récompensez l'amour, punissez l'artifice :
1445 Et montrez aux Romains en couronnant ma foi,
Qu'ils ne doivent leur vie et leur repos qu'à moi.

VIRGILIE.

Qu'à vous ? C'est donc ainsi que l'on perd la mémoire
Du héros qui chez vous amena la victoire ?
Qui vous abandonnant à vos premiers destins,

1450 La peut encor d'ici porter chez nos voisins ?
C'est par Coriolan que j'ai dû sauver Rome :
Je l'ai fait. Et c'est moi qui fais fuir ce grand homme.

AUFIDE.

Vous !

VIRGILIE.

J'allais par pitié vous en faire un secret,
Si votre emportement eut été plus discret.
1455 Mais exiger de moi qu'à l'instant...

AUFIDE.

Infidèle,
Ingrate, c'est donc là le prix de tant de zèle ?
Quoi, lorsqu'à mon amour égalant mes bienfaits,
Je préfère au triomphe une honteuse paix :
Lorsqu'à vos intérêts je soumets ma vengeance,
1460 Vous m'abusez ici d'une vaine espérance ?
Et jusques dans mes fers vous osez m'outrager ?

VIRGILIE.

J'y suis encor, Seigneur : vous pouvez vous venger.
Vous avez mille bras pour m'arracher la vie :
Mais vous n'en avez plus pour perdre ma patrie ;
1465 Et toutes vos rigueurs me donnent peu d'effroi,
Si vous ne pouvez plus être cruel qu'à moi.

AUFIDE.

Ah ! De quelque façon que votre orgueil me nomme,
Vous verrez qui je suis sur les cendres de Rome.
Si contre-elle autrefois mes efforts furent vains,
1470 Je n'avais point alors à punir vos dédains.
Ma valeur par l'amour n'était point animée.
J'aime : d'un pareil su Camille est enflammée ;
Tous deux à nous venger nous sommes engagés.
 Craignez pour ennemis deux amants outragés.
1475 Je cours aveuglément où la fureur me guide.
Je reviens : mais non plus incertain et timide
Par de nouveaux respects combattre votre coeur :
Vous ne me reverrez que maître et que vainqueur.

SCÈNE II.

VIRGILIE, seule.

Quoi ? De ce désespoir dois je craindre la suite ?
1480 Non, qu' Aufide plutôt songe à prendre la suite.
Il menace en vain Rome ; et tels sont ses destins,
Qu'elle ne peut périr que par ses propres mains.
Coriolan lui-même entreprend sa défense.
Lui-même dans ses murs est en pleine assurance.
1485 Que crains-je ? Dans ce trouble et cet assaut confus,
Ne vois-je pas déjà tous mes tyrans vaincus ?
Ils semblent oublier que je suis dans leur chaîne.
Mes gardes sont épars... mais qu'est-ce qui me gêne ?
D'où vient que malgré moi mon coeur craint leur courroux ?
1490 J'ai mis tout ce que j'aime à couvert de leurs coups
À leurs ressentiments je reste seule en proie.
Quoi ? Lâche, ton péril doit-il troubler ta joie ?
Un si faible intérêt mérite-t-il ces pleurs,
Qui du vainqueur de Rome ont été les vainqueurs ?
1495 Si tu meurs, en mourant tu vois Rome immortelle
À Rome, ainsi qu'à toi Coriolan fidèle.
Mais si de tes Tyrans le courroux amorti
Laisse... Que vois-je ? Albin, vous n'êtes point parti ?

SCÈNE III.

Virgilie, Albin.

ALBIN.

Non, Madame, et vers vous Coriolan m'envoie.
1500 Il n'a pu vous laisser à son rival en proie,
Ni sans vous se résoudre à partir de ces lieux.
Il vous attend, Madame.

VIRGILIE.

Albin, je tremble. Ô Dieux !
Tandis que dans ce camp je vois tout en alarmes,
Que sur Rome et sur lui chacun tourne les armes,
1505 Que je le crois enfin loin de ses ennemis,
Il est au milieu d'eux ! Que m'avait-il promis !
Hélas ! Il est perdu.

ALBIN.

Non, calmez votre crainte.
Il a promis ; il veut vous obéir sans feinte,
Madame : mais craignant qu'on ne suive ses pas,
1510 Du bruit de son départ amusant les soldats,
Il a pris loin de Rome une route secrète,
Et va chez les Veïens chercher une retraite :
D'où bientôt sans péril achevant ses desseins,
Il prétend avec vous se rejoindre aux Romains.

1515 C'est dans le bois prochain que plein d'un nouveau zèle
Il vous attend, suivi d'une escorte fidèle.
Deux Gardes sont gagnés. Le reste dissipé
Dans le commun effroi se trouve enveloppé :
Vous êtes libre enfin. La nuit nous favorise.
1520 Marchons, Madame.

VIRGILIE.

Hélas ! Albin, quelle entreprise !
Qu'en pouvez vous attendre ! Et quand nos ennemis
Au soin de me garder se seraient endormis ;
Le destin veille assez à traverser ma flamme.
Je ne le verrai plus.

ALBIN.

Vous le verrez, Madame.
1525 Sa mère est déjà libre, elle est même avec lui.
C'est votre seul péril qui fait tout leur ennui.
On n'attend plus que vous, et si quelque disgrâce...

SCÈNE IV.

Virgilie, Albin, Sabine.

SABINE.

Ah ! Madame, arrêtez le sort qui vous menace,
Accourez.

VIRGILIE.

Où Sabine.

SABINE.

Où vos cruels amants
1530 Touchent tous deux peut-être à leurs derniers moments.

VIRGILIE.

Ô Ciel !

SABINE.

Coriolan n'avait point pris la suite.
On nous avait trompés, on vous avait séduite.

ALBIN.

Qu'entends-je !

SABINE.

Aufide à peine est sorti d'avec vous
Les yeux étincelants d'amour et de courroux,
1535 Qu'avec empressement il a cherché Camille,
Résolu de tout perdre ou d'emporter la ville.
Animé de fureur il court de toutes parts
Rallier par ses cris les escadrons épars.

Mille feux qui partout redoublent les alarmes
1540 Dans un bois près d'ici font briller quelques armes,
Il y marche, il y voit quelques chefs amassés.
C'était Coriolan, sa mère...

VIRGILIE.

C'est assez.
C'est moi qui l'ai conduit dans ce péril funeste :
Allez, Albin, courez. Je prévois tout le reste,
1545 Sabine : je conçois avec quelle fureur
Aufide se sera servi de son bonheur.
Il aura ramassé pour abattre un seul homme
Tout ce qu'il préparait contre les murs de Rome.
Mais en vain par sa perte il croit me conquérir.
1550 J'ai de quoi me venger puisque je sais mourir.
Au moins si ses amis... Dis-moi, que sait Camille ?
Voit-elle ce combat avec un oeil tranquille ?
Ce coeur de tant d'ardeur autrefois enflammé
Peut-il abandonner ce qu'il a tant aimé.

SABINE.

1555 La voici.

SCÈNE V.
Camille, Virgilie, Sabine.

CAMILLE.

Non, cruels, sa mort sera vengée.
Plus l'auteur m'en est cher, plus je suis outragée.
Qu'on cherche Virgilie.

SABINE.

Ô Dieux, Aufide est mort !

VIRGILIE.

Madame, je le vois, à cet ardent transport.
L'ardeur de le venger justement vous anime.
1560 Vengez-le, j'y consens. Voici votre victime.
Aufide a succombé. Prenez...

CAMILLE.

Ah ! Plût aux Dieux !
Sa mort eut épargné son forfait à mes yeux !
Je ne l'aurais point vu ce frère inexorable
Plonger de ses soldats le fer impitoyable
1565 Dans le sang d'un héros qui n'avait pour soutien
Que sa seule valeur, votre amour et le mien.
Coriolan n'est plus.

VIRGILIE.

Il n'est plus ! Ah ! Madame,
Le fallait-il punir de l'excès de ma flamme ?

N'était-ce pas sur moi qu'il fallait vous venger ?
1570 Peut-être après ma mort il aurait pu changer.
Sa flamme avec le temps se serait ralentie.
Rendez-le moi, cruelle, ou m'arrachez la vie.

CAMILLE.

Perdons-la toutes deux, ou vengeons son trépas :
Mais ne m'imputez point des sentiments si bas.
1575 Si je vous disputais l'empire de son âme,
Ce n'était point sa mort que poursuivait ma flamme.
J'ai voulu l'emporter sur vous par mon secours,
Et mériter son coeur en défendant ses jours.
J'arrivais au moment qu'accablé par le nombre,
1580 Connu par sa valeur malgré l'horreur de l'ombre,
Sur cent morts, vils objets de son dernier courroux,
Ce héros est tombé percé de mille coups.
Aussitôt sur l'amas de ce cruel carnage
La douleur et l'amour m'ont ouvert un passage.
1585 Sa mère s'efforçait le serrant dans ses bras,
En arrêtant son sang d'arrêter son trépas.
J'ai joint mes cris aux siens, mes soins à sa faiblesse,
Et tel est mon malheur que malgré ma tendresse,
J'ai vu dans ses regards plus ardents et plus doux
1590 Qu'il croyait, me voyant, jeter les yeux sur vous.
Cette erreur réveillant les restes de sa flamme,
Sur sa lèvre mourante a suspendu son âme,
Et tiré de son coeur ce dernier sentiment :
J'obéis, Virgilie, et meurs en vous aimant.

VIRGILIE.

1595 Ah ! Mon amant vivrait s'il vous avait aimée.
C'est moi...

CAMILLE.

Profitons mieux du trouble de l'armée
Signalons notre amour, non par ce désespoir
Dont les timides coeurs se forment un devoir.
Vous, imitez sa mère. Elle remporte à Rome
1600 Les restes glorieux de ce valeureux homme.
Suivez-la. Ramassez tout le peuple Romain
Contre un cruel amant, contre un frère inhumain.
Animez contre lui les trois parts de la terre.
Moi déjà dans ce Camp j'ai commencé la guerre.
1605 Oui, l'horreur de son crime et l'éclat de mes cris,
Des chefs et des soldats lui sont des ennemis.

VIRGILIE.

Pour venger un amant soyons d'intelligence,
J'y consens. Partageons le soin de la vengeance ;
Et que de notre amour tout l'Univers charmé
1610 Doute qui de nous deux l'avait le plus aimé.

CAMILLE.

Madame, Aufide vient pour enlever sa proie,
Allez. Dérobez-lui sa plus sensible joie.
N'attendez point ici qu'un barbare vainqueur

1615 Pour prix de ses forfaits demande votre coeur.
Laissez au désespoir l'amour qui le transporte.
Venez. Mille soldats vous serviront d'escorte ;
Et vous verrez Aufide accablé sous leurs coups,
S'il est assez hardi pour courir après vous.

FIN

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROI.

Par Grâce et Privilège du Roi donné à Saint-Germain en Laye le 5. Mars 1676. Signé, Par le Roi en son conseil, DESVIEUX : Il est permis au Sieur Gaspard Abeille, de faire imprimer, vendre et débiter, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, un Livre intitulé Coriolan, pendant le temps et espace de six années, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la première fois ; avec défenses à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, à peine de mille livres d'amende, de tous dépens, dommages et intérêts, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires.
D. THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur Abeille a cédé son droit de privilège à Claude Barbin, Marchand Libraire à Paris, suivant l'accord fait entre eux.

Achévé d'imprimer pour la première fois le 28. Mars 1676.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].